

INTERDITS

WILLIAM K. RHETT



Le Jouet

ESPARBEC
présente
LES INTERDITS

Le Jouet

par

William K. Rhett

MEDIA 1000

122, rue du Chemin-Vert, 75011 PARIS

LA LETTRE D'ESPARBEC

J'ai déjà dû vous le dire, mais à en juger par les lettres de lectrices et par les brouillons de confessions qu'elles m'adressent, les brumes du Nord sont particulièrement propices à l'éclosion d'une nouvelle race d'écrivaines en herbe, que j'appellerai les « chiennes en chasse par la poste ».

« Que voulez-vous, m'écrit l'une d'elles, on se fait tellement chier dans les bleds où nous vivons (si on peut appeler ça vivre : passer l'aspirateur, torcher les gosses, faire réchauffer les surgelés et se branler devant des cassettes pornos pendant que Monsieur regarde un match de foot) qu'on éprouve un besoin pathologique de "corriger le réel".

« De lui substituer, en écrivant (en rêvant la plume à la main, si vous préférez), une autre réalité (qui n'a rien à voir avec celles de la télé, je vous rassure), une réalité où l'on puisse écartier les cuisses chaque fois que le vagin en éprouve le besoin sans pour autant déclencher une émeute ; au lieu de le laisser baver comme un enragé sous nos culottes doublées de protège-slips pour recueillir nos exsudations intempestives.

« C'est pourquoi, conclut-elle, je vous adresse une confession complètement imaginaire puisque j'y raconte ce qui ne m'arrive jamais, vu que ce qui m'ar-

rive vraiment ferait autant chier vos lecteurs que moi. »

Vous seriez surpris, amis lecteurs, des séquences torrides que dégurgitent nos correspondantes du Nord, vous seriez même échaudés, j'en ai peur. Elles ont vraiment des désirs utérins qui frisent le cannibalisme. Au point que nous sommes souvent obligés de les « adoucir » pour les rendre comestibles.

En voici une autre, toute jeune, qui se soûlait à la bière en s'abrutissant de techno tous les samedis soir et qui, les jours de semaine, se branlait toute seule dans sa chambre en regardant des films de cul : seule façon pour elle d'obtenir sa « secousse », vu que ses potes appartenaient quasiment tous au clan des expéditifs (genre qui tirent leur salve plus vite que leur ombre).

« Ça ne fait que vous graisser le vagin... Après quoi, pendant qu'ils ronflent, on se ramone avec un gode. »

Et voilà qu'un jour elle tombe par hasard dans un Relay H sur, devinez quoi (ma modestie dût-elle en souffrir, je ne peux pas tricher, je suis obligé de l'avouer), un « Esparbec ». Elle n'en avait jamais lu, certes, il lui était arrivé de feuilleter une de ces choses débiles qui s'intitulent « Rêves de femmes » et qui sont censées parler de cul, mais d'une façon décente et féminine, sexually correct, en somme... mais un truc comme *La Pharmacienne*, elle n'imaginait tout bonnement pas que c'était possible. La petiote s'est tellement astiqué le bouton en lisant mes descriptions de pipe (c'est une fana de la sucette) qu'elle s'est provoqué une irritation des muqueuses !

Par la suite, guidée par le nom d'Esparbec, elle repère les Confessions Erotiques et les Interdits. Elle en devient littéralement mordue, claque toutes ses économies pour racheter via VPC tous les petits bouquins de cul de Média 1000 qui sont disponibles sur le catalogue.

« Grâce à vous, Esparbec, j'ai découvert ma vocation : je serai pornowoman ! Et pour commencer, je vais écrire tout un livre sur mes branlettes. J'ai déjà le titre, qu'en pensez-vous : *La vie au bout des doigts* !

A partir de là, nous eûmes, via la toile, une correspondance ornée de photos prises en gros plan de sa source d'inspiration : petite gueule rose béante entre des poils de souris, surmontée d'un minuscule museau rouge dardé comme un pistil.

« Branlez-vous en regardant ma chatte, et pendant ce temps je me branlerai en relisant *La Pharmacienne*. Ensuite nous échangerons nos impressions par écrit, et ça fera un livre écrit à quatre mains. Qu'en dites-vous ? »

Ce que j'en disais ? Pas grand-chose : la baise télépathique, ça n'a jamais été mon truc. Moi, j'ai besoin de la chose réelle pour démarrer : les odeurs sont essentielles à mes plaisirs. Et le goût aussi...

Il est temps de vous laisser en compagnie de notre ami K. Rhett, dont nous n'avions plus de nouvelles depuis longtemps. Le revoici parmi nous, pour mon plaisir et pour le vôtre ; amusez-vous bien avec son « jouet ».

A bientôt, amies, amis, votre dévoué pervers pépère

E.

CHAPITRE PREMIER

La rencontre

Malgré son caractère réservé, Claudine prenait plaisir à porter des tenues qui attiraient les regards. Surmontant ses réticences, elle acceptait d'être photographiée par son mari, qui diffusait les images sur le net. Les commentaires flatteurs qui accueillaient les prestations de Claudine la rassuraient, et malgré sa timidité, la poussaient à poursuivre ses exhibitions.

Belle femme de quarante ans, blonde, menue, elle surprenait quand elle annonçait qu'elle était mère de trois enfants. On lui donnait quelques années de moins, et même, à plusieurs reprises, on avait pris la mère et sa fille de vingt ans pour des sœurs.

Wilfried souhaitait que sa femme sorte de sa réserve. Mais elle résistait. Assez souvent, les mises en ligne de photos donnaient lieu à des conversations via MSN. Il arrivait à Claudine de suivre les échanges en compagnie de son mari, mais elle n'y participait pas.

Wilfried correspondait surtout avec Albin, un homme marié, qui aimait, lui aussi, exhiber sa femme. Claudine considérait les deux hommes comme des obsédés. Pourtant, un soir, elle prit l'initiative de « chatter » avec

Albin par visio-conférence. Elle le trouva gentil et amusant. Son mari suivait le dialogue d'un œil distrait. Sans trop le faire exprès, Claudine aguichait son correspondant ; les propos échangés devenaient grivois.

Albin avoua à Claudine qu'il s'était rendu pour la première fois dans un club libertin. Il serait enchanté de faire découvrir cette expérience à ses nouveaux amis. Il précisa que, ce soir-là, il avait invité un autre couple, tout aussi novice, et qu'un rendez-vous leur avait été donné dans un café, à quelques kilomètres du club. Ainsi, à la moindre hésitation, Wilfried et son épouse pourraient renoncer à suivre Albin et sa femme. Claudine accepta la proposition, ce qui étonna son mari.

— Voyons, depuis le temps que tu souhaites me voir franchir le pas, tu ne vas pas me faire des reproches ? Si j'ai dit oui, c'est pour te faire plaisir !

Wilfried s'était pris à son piège ; il devrait assumer la responsabilité de l'affaire. Cependant, il n'était pas inquiet : Albin était un homme de confiance qui n'imposerait rien à sa femme.

Wilfried fut agréablement surpris, les jours suivants, par le comportement de Claudine. Sa femme se montrait nettement plus sensuelle... Elle baisait avec plus d'attention. Il en conclut qu'elle attendait depuis longtemps que quelque chose vienne rompre le cours uniforme de leur existence.

*
* *

Les deux couples se retrouvèrent au lieu et à l'heure prévus. Pour paraître à son avantage, Claudine s'était habillée plus court que d'habitude. Elle constata

qu'Albin n'y était pas insensible. Le troisième couple arriva quelques minutes plus tard, mais resta distant. Malgré les efforts d'Albin pour alimenter la conversation, le courant ne passait pas avec eux.

Quand ils arrivèrent au club, le nouveau couple se plaça tout de suite à l'écart, laissant ensemble Wilfried, Claudine, Albin et son épouse Anouck. L'hôtesse d'accueil précisa le règlement du club. Il était simple, mais strict. Mis à part le samedi, soirée réservée aux couples, la tenue sexy était obligatoire pour tous, hommes et femmes. Claudine, qui pénétrait pour la première fois dans ce milieu, avait mis un body échancré mais soft. Anouck portait une longue robe transparente, fendue très haut. Les deux hommes étaient en T-shirt et string.

La soirée commença par un buffet. Wilfried et Claudine observaient les autres, qui circulaient en petite tenue. L'ambiance était amicale ; rien, en dehors des tenues sexy, ne faisait penser à un club libertin. Wilfried regardait les femmes autour de lui en commentant la façon dont elles étaient habillées. Claudine acquiesçait. Elle s'étonnait surtout de l'âge de certaines femmes. On était loin du rassemblement de pin-up sexy que les magazines érotiques montraient dans leurs reportages sur les lieux libertins. Wilfried fit remarquer à Claudine qu'elle faisait partie du petit nombre des jeunes femmes ravissantes.

Les quatre amis rejoignirent la piste de danse où s'agitaient une cinquantaine de personnes. Wilfried et Claudine observaient ce qui se passait autour d'eux ; à l'imitation des autres, ils se mirent à se caresser. Les attouchements devenaient impudiques sur la piste, mais cela ne choquait personne. Les clients du club trouvaient agréable de pouvoir exprimer ouvertement leurs envies.

Les deux hommes dansaient avec leurs épouses, mais au fil des rapprochements, les mains baladeuses de l'un « ciblaient » la femme de l'autre. Cela faisait partie du jeu. Les épouses ne trouvaient rien à redire, bien au contraire : les attouchements d'un autre homme leur prouvaient qu'elles plaisaient. Wilfried, placé derrière sa femme, lui palpait les seins. Claudine, les yeux fermés, se laissait bercer par la musique. Constatant que Wilfried bandait, elle remuait les fesses contre le sexe dur. A ce moment, les deux hommes changèrent de place sous le regard narquois d'Anouck. Wilfried faisait exprès de danser devant sa femme qui, les paupières toujours closes, ne se rendait compte de rien. Elle se laissait tripoter avec un plaisir évident. Quand elle rouvrit les yeux, Claudine découvrit la supercherie avec le sentiment d'avoir été flouée. Elle s'efforçait de sourire. Mais l'idée qu'elle avait pris du plaisir avec un autre homme faisait déjà son chemin dans son esprit...

Wilfried, satisfait de la tournure que prenaient les événements, pelotait ouvertement Anouck ; ce qui choqua Claudine. La perte de ses repères l'inquiétait, la titillait aussi...

*

* *

Albin proposa de monter dans les alcôves. Sans donner à son mari le temps de répondre, Claudine accepta – « par simple curiosité », fit-elle. Ces lieux où « tout était permis » l'intriguaient. Le club qu'ils avaient choisi, l'un des plus grands de la région, possédait une bonne dizaine de « coins câlins ». La plupart des alcôves étaient conçues de façon qu'on puisse observer ce qui se passait à l'intérieur ; beaucoup

étaient ouvertes et assez vastes pour accueillir plusieurs personnes. La vue des corps enlacés, les gémissements qui s'élevaient excitaient les deux couples. Adressant à Claudine un sourire d'encouragement, Albin entra dans une alcôve aveugle qui se fermait de l'intérieur. Une fois isolés, les deux couples légitimes se reformèrent spontanément.

Wilfried, très excité, caressait sa femme partout, l'embrassait, lui suçait les tétons, la masturbait. Albin faisait de même avec son épouse. Comme sur la piste de danse, les mains des hommes s'égarèrent du côté de la femme de l'autre. Wilfried embrassa longuement Anouck, qui lui rendit son baiser avec des soupirs de plaisir. Jamais il n'avait imaginé qu'un jour, il embrasserait une autre femme devant son épouse. La situation, nouvelle pour lui, l'amusait et l'excitait.

Il ne remarqua pas que Claudine était contrariée. Celle-ci, abaissant son regard sur le ventre d'Albin, constata qu'il était bien membré. Elle se laissa tenter – ne serait-ce que pour se venger de son mari. S'agenouillant, elle referma ses doigts sur la grosse queue. Elle masturba Albin, puis prit sa bite dans sa bouche.

Albin releva Claudine pour lui rendre ses caresses, la masturber à son tour. Ses gestes étaient rapides. Claudine se cambrait en arrière pour mieux sentir le plaisir l'envahir. Elle mouillait beaucoup. Albin lui demanda si elle acceptait de se laisser pénétrer.

Wilfried vit son ami enfile une capote, puis enfoncer son sexe dans celui de sa femme. Les gémissements de Claudine se transformèrent en râles de plaisir. Assister à cette scène procurait à Wilfried une excitation insoupçonnée. S'activant auprès de la femme de son ami, il lui mordilla le sein, lui pinça le clitoris. Anouck jouit sur-le-champ.

CHAPITRE II

Deuxième soirée libertine

Claudine appréciait le monde libertin dont elle venait de faire la découverte. Elle aimait l'ambiance du club. Son comportement changeait. Avec son mari, elle se montrait déjà plus chaude, plus vicieuse. Wilfried avait l'impression qu'elle s'était libérée d'un coup ; elle admettait enfin qu'elle jouissait et elle savait le montrer. Wilfried avait toujours pensé que sa femme aimait le sexe, mais il était tout de même surpris par ce changement brutal. Il ne s'en plaignait pas : il avait toujours été très porté sur le cul.

Depuis la soirée qu'ils avaient passée en club, chacun cherchait à donner du plaisir à l'autre. Claudine était devenue une adepte de la sodomie. En préliminaire, elle réclamait de longs massages intimes qui se terminaient par une série d'orgasmes. Leurs ébats duraient longtemps ; il n'était pas rare qu'ils baisent plusieurs fois au cours du week-end. Tout était devenu prétexte à s'isoler pour jouir.

Claudine vivait pleinement sa féminité, sa sexualité. Au travail, elle avait toujours cherché à s'habiller « bon chic, bon genre » ; à présent, elle privilégiait la note éro-

tique : une jupe courte au-dessus de dim-up, un bustier au lieu du soutien-gorge, des talons hauts pour accentuer le galbe des jambes, des cuissardes à la mode. Quand elle rentrait à la fin de la journée, Wilfried voulait savoir quel effet elle avait produit sur les hommes.

Sa femme dialoguait de plus en plus souvent sur MSN avec Albin ; ensemble, ils recherchaient, dans les magazines spécialisés, toutes sortes de tenues érotiques. Son premier achat fut une robe très sexy.

Claudine, à titre d'essai, la mit à la soirée de mariage d'un neveu, ce qui lui valut de la part des hommes des regards admiratifs et des compliments flatteurs. Certaines femmes lui demandèrent où elle s'habillait, mais Claudine ne voulut pas avouer qu'elle avait acheté sa robe dans un sex-shop.

Pour inciter son épouse à retourner au club libertin, Wilfried, malicieusement, l'emmena choisir de nouvelles tenues dans l'une des boutiques spécialisées de la ville ; elle accepta sans difficulté. Très à l'aise, elle posa de nombreuses questions aux vendeurs, demanda à essayer le modèle présenté sur un mannequin. Son mari se demanda comment elle aurait réagi si l'un des vendeurs lui avait proposé une petite exhibition. La carte bleue « chauffa » pour la plus grande satisfaction du couple...

*

* *

Pour sa nouvelle sortie au club, Claudine avait mis, sous un long chemisier de tulle noir, un porte-jarretelles, des bas, un string et un redresse-seins. Wilfried et sa femme, cette fois, étaient venus seuls. Il y avait beaucoup de monde, mais ils ne connaissaient personne.

Sur la piste, Wilfried dansait collé par-derrière à sa femme. Elle aimait faire bouger son corps contre le sien, sentir le sexe dressé entre ses fesses. Il lui caressait les seins, le ventre. Les couples se frôlaient en dansant ; certains hommes en profitaient pour toucher Claudine quand elle passait à portée de leurs mains. Loin de la déranger, ces privautés lui procuraient du plaisir ; elle se grisait des compliments qui lui parvenaient. Sa tenue suggestive mettait en valeur le modelé de son corps. Elle sentait sa chatte s'ouvrir, ses lèvres intimes absorber la fine lanière du string. Le frottement continu de la courroie contre son clitoris la mettait dans un émoi proche de l'orgasme.

Après avoir dansé un long moment, le couple monta vers les alcôves. Les corps se frôlaient en passant dans les couloirs. Claudine sentait sur elle les mains de son mari, et aussi celles des autres hommes. Elle se sentait belle, désirée ; elle en éprouvait de l'ivresse. Elle évita d'en parler à son mari de peur de le rendre jaloux. Certes, il l'avait encouragée à revenir, avait participé au choix des tenues sexy, mais elle percevait en lui des sentiments contradictoires.

Elle refusa d'entrer dans une alcôve qui ne pouvait se fermer de l'intérieur ; en effet, nombreux étaient les hommes célibataires ; elle craignait leur insistance. Dès qu'une alcôve fermée se libéra, ils y entrèrent sans réfléchir. Ils s'aperçurent alors que les vitres extérieures étant « mercurisées », on pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur. A l'inverse, eux-mêmes ne pouvaient savoir par combien de personnes ils étaient épiés.

Cette disposition convenait à Claudine qui voulait s'offrir en spectacle. Elle commença par sucer son mari ; elle le faisait avec plus de délectation que lorsqu'ils étaient seuls chez eux. C'était une excellente

suceuse ; Wilfried la soupçonnait de pratiquer la fellation plus pour son propre plaisir que pour le sien.

Elle allait et venait sur la bite, s'attardant sur le gland pour le suçoter. Elle s'était placée de façon qu'on voie bien sa bouche s'activer sur la queue. Quand elle sentit son mari au bord de l'orgasme, elle s'empala sur le membre, exhibant sa croupe ouverte aux spectateurs.

Elle ne s'attendait pas à être pénétrée par un sexe aussi dur. Wilfried, très excité, était comblé par l'initiative de sa femme, par la perversion qu'elle affichait. Claudine, avec la dernière indécence, levait son cul au-dessus du membre brillant de ses sécrétions vaginales.

— Prends-moi en levrette, s'il te plaît.

Elle aimait la position en question. Wilfried, pour exhiber sa femme davantage, lui souleva les fesses. Claudine se titillait le clitoris avec frénésie ; son souffle s'accélérait. Sur le point de jouir, elle réclama d'être enulée sans tarder. Wilfried poussa son gland contre l'anus, qui s'ouvrit en aspirant la queue jusqu'aux couilles. Très excité, le mari allait et venait dans le fourreau anal : Claudine émettait des gémissements prolongés, de plus en plus hauts. Wilfried cria quand il se vida en elle.

Ecroulés sur le lit, ils attendirent d'avoir repris leur souffle avant de quitter l'alcôve. Sur leur passage, on murmurait des compliments à propos de leurs ébats.

Wilfried et Claudine dansèrent encore un moment, puis ils décidèrent de rentrer. Ils avaient hâte de se retrouver au lit. Le libertinage exacerbait leur libido ; ils étaient redevenus amoureux comme aux premiers temps de leur mariage, mais avec un plus : le goût de la perversité. Claudine, en sentant en elle la bite de son mari, voyait en imagination les queues de tous les

hommes qui les avaient regardés. Elle croyait les tenir dans sa main, les sucer l'un après l'autre ; ça la faisait énormément mouiller.

Cette nuit-là, elle mit du temps à s'endormir.

CHAPITRE III

Deuxième rencontre avec Albin

Wilfried et Albin « chattaient » régulièrement. Bientôt, les épouses participèrent, dialoguant devant une caméra numérique. A cause des enfants, les conversations avaient lieu le soir, dans la pièce qui servait de bureau à Wilfried.

Les époux étaient collés l'un contre l'autre. Les conversations grivoises les excitaient, rendaient baladeuse la main de Wilfried. Claudine était assise cul nu sous un T-shirt long, une serviette-éponge pliée sous les fesses ; Wilfried lui tripotait la cuisse en remontant vers le pubis. Il lui touchait la chatte, écartait les lèvres, la masturbait. Claudine haletait, se trémoussait sur les doigts fichés en elle.

Sur leur écran, Anouck et Albin voyaient le sourire coquin de leur ami, les gesticulations sans équivoque de son épouse. Ils faisaient des commentaires, les encourageaient à poursuivre. Claudine, alors, dégageait le membre de son mari pour le sucer. Elle se plaçait sous le bureau, reculait le fauteuil. Dans cette posture, leurs amis la voyaient agenouillée entre les jambes de son mari ; ils suivaient les va-et-vient de sa

bouche le long du membre. Wilfried était d'autant plus excité que Claudine était experte en la matière, et qu'il aimait l'exhiber en train de le pomper. Il était fier de s'afficher avec une femme aussi belle que vicieuse.

Chacun des quatre participants s'était engagé à ne rien cacher à son conjoint. Claudine montrait à son mari les photos qu'Albin lui envoyait. Elle avouait que le pénis particulièrement développé de leur ami exerçait sur elle un dangereux attrait.

— Je ne suis pas inquiet, du moment que tu m'en parles, disait Wilfried.

Elle demanda à son mari de lui apprendre à envoyer ses propres photos. Elle se prenait au jeu de l'Internet ; le pratiquer l'aidait à faire sauter ses propres interdits.

De son côté, Wilfried lui confia qu'Anouck lui avait demandé de se masturber devant la caméra. La réaction de sa femme le prit au dépourvu. Il ne comprenait pas pourquoi elle se renfrognait.

*
* *

Claudine voulut retourner au club. Elle trouvait l'ambiance sympathique. Wilfried et elle invitèrent leurs amis à les accompagner, mais ceux-ci refusèrent en raison de l'éloignement géographique. Ils s'y rendirent donc seuls, mais à la différence de la fois précédente, certains couples les reconnurent et leur adressèrent des sourires de connivence. Pourtant, même sur la piste de danse, ils se sentaient isolés. Quelques célibataires s'étaient approchés de Claudine, mais elle les avait gentiment éconduits. Wilfried en tira la conclusion que sa femme n'était pas encore devenue une vraie libertine ; elle cherchait à comprendre, à s'ap-

propre un nouveau mode de vie. Après une série de danses, ils allèrent se reposer dans le salon adjacent d'où ils pouvaient à loisir observer les couples tout en se caressant mutuellement. Les femmes portaient des tenues très sexy, où dominaient le rouge et le noir ; les hommes, ce soir-là, privilégiaient les shortys. Wilfried, qui portait un string, semblait faire exception. Cette singularité le mettait mal à l'aise.

Claudine glissa la main dans le string, la referma sur une bite à demi érigée. Elle adressa à son mari un regard tendre, puis le masturba. Elle mourait d'envie de sortir le pénis pour le sucer, mais n'osait pas le faire en public.

— On monte ? demanda Wilfried.

— Oui, mais il faut qu'on trouve une alcôve qui ferme...

Wilfried l'embrassa sur la bouche, l'entraîna dans les couloirs conduisant à l'étage. Il la guidait, collé à son dos. La main entre ses fesses que soulignait le cordon noir du string, Claudine se lovait contre lui, des gouttes de mouille lui coulaient à l'intérieur des cuisses. Les hommes, au passage, les suivaient du regard. Claudine, pour la première fois peut-être, prenait pleinement conscience qu'elle était convoitée ; elle n'en était pas peu fière.

Toutes les alcôves étaient occupées. Après avoir attendu, ils se décidèrent à entrer dans une cabine ouverte qui venait de se libérer. Claudine était trop excitée pour faire la moindre remarque. Elle poussa son mari sur le lit, l'embrassa fougueusement. Elle mettait tant de précipitation à lui ôter le string que cela la rendait maladroit et retardait les choses au lieu de les accélérer. Elle avait commencé à le sucer quand les premiers célibataires s'introduisirent dans l'alcôve

pour observer les ébats du couple. Deux d'entre eux, voulant s'y associer, caressèrent la femme. Toutefois, quand un des hommes, le plus entreprenant, voulut immiscer sa main sous le string, Claudine le repoussa.

— Partons, je ne supporte plus !

— Calme-toi...

Il se tourna vers l'homme :

— Désolé, pour elle, c'est une première fois, il faut comprendre.

— Dommage, répondit l'inconnu, elle est superbe.

Claudine se força à sourire. Elle ne voulait pas passer pour une nunuche.

A ce moment, l'une des alcôves mercurisées se libéra. Ils s'y engouffrèrent, fermèrent la porte derrière eux, avant de se jeter l'un sur l'autre. Le lieu, à la fois intime et propice à l'exhibitionnisme, leur convenait. Ils baisèrent comme jamais peut-être. Claudine suçait la queue, branlait ; Wilfried léchait sa femme, la masturbait. Leurs changements de position avaient pour but de les faire s'exhiber davantage, afin d'intensifier encore leur plaisir.

Il la prit en levrette. Elle gémissait de bonheur en pressant le sexe de son mari entre les parois de son vagin. Wilfried jouit longuement en râlant ; en réponse, elle eut plusieurs orgasmes qui la firent crier.

*

* *

— Super, le spectacle ! lança Albin lorsque les époux sortirent de l'alcôve.

Wilfried et Claudine demeurèrent interdits.

— Salut, Albin ! dit enfin Wilfried, tout joyeux. Pour une surprise, c'en est une !

— Bisous, toi ! coupa Claudine en lui sautant au cou. Tu es seul ?

— Anouck est fatiguée ; elle a préféré se reposer.

— Tant pis pour elle. Allez, viens boire un verre avec nous, fit Wilfried en donnant une tape sur l'épaule de son ami.

Wilfried ne se formalisa pas en voyant sa femme prendre Albin par la taille. Enfin, elle aimait certaines formes de libertinage. Au bar, debout entre les deux hommes qui la serraient de près, elle se laissait caresser ; le plaisir qu'elle ressentait lui faisait remuer les fesses.

— Si nous montions, tous les trois ? dit-elle.

Sans complexe, elle les prit chacun par le sexe et, se frayant un chemin à travers la foule, les entraîna à sa suite. Une alcôve assez spacieuse, où l'on pouvait s'enfermer, était libre ; elle y entra avec eux. Les deux hommes la mirent nue ; Albin, en dénouant le foulard de soie qui serrait à la taille sa robe légère, eut l'idée de s'en servir pour lui bander les yeux.

— On joue à colin-maillard, dit-il. Essaie de nous attraper !

Les bras tendus, les paumes ouvertes, Claudine cherchait à saisir l'un ou l'autre des deux hommes. Ils la faisaient se déplacer, tourner sur elle-même, et si c'était Wilfried qui, de la voix, l'attirait dans une direction donnée, Albin en profitait pour lui toucher la raie des fesses. Jouant le jeu à fond, elle jetait ses bras en arrière pour atteindre son « agresseur », offrant du même coup, ses seins et son ventre aux doigts inquisiteurs de l'autre. Secouée de petits rires nerveux, elle finit par s'écrouler sur le divan, où elle s'abandonna à la convoitise des deux amis.

Ils lui mordillaient les tétons. Claudine, le ventre sillonné par des ondes de plaisir, glissa sa main entre

ses cuisses écartées. Elle se masturbait ostensiblement. C'était une invite, et c'est bien ainsi qu'ils l'entendirent. Un doigt effleura le sillon de son sexe, écarta les lèvres, s'introduisit dans l'orifice, entreprit un mouvement tournant. Une mouille abondante sortait du vagin, coulait à l'intérieur des cuisses. Une bouche se posa sur son sexe, l'aspira. Claudine râlait, se tordait, tendait le ventre en avant. Elle ne voyait pas, ne savait pas qui lui faisait quoi, ne s'en préoccupait pas non plus. Elle vivait le plaisir à l'état pur. Un orgasme la submergea, achevant de lui faire perdre conscience.

On lui ôta son foulard, on la disposa à quatre pattes sur le moelleux tapis qui recouvrait le sol. Albin lui présenta sa bite à sucer, pendant que Wilfried caressait sa croupe offerte, lui passait ses doigts le long de la raie. Quand il atteignit le sexe béant, gluant de mouille, il saisit sa femme aux hanches. Pointant sa queue à l'entrée de l'orifice vaginal, il la pénétra d'une poussée. Les deux hommes allaient et venaient en ahant dans les deux orifices. Doublement pénétrée, Claudine s'excitait de plus en plus. Wilfried éjacula en sentant sa femme vibrer sous l'effet de l'orgasme.

Albin s'était retiré de la bouche suceuse avant de jouir. Son membre était tout gonflé. Claudine l'admirait à cause de sa taille impressionnante ; elle trouvait que leur ami possédait vraiment une belle bite. Elle avait aimé la lécher, faire glisser ses lèvres tout le long de la hampe.

Les deux hommes échangèrent un regard ; Wilfried fit signe à son ami de prendre sa place. Maintenant, Claudine attendait qu'Albin la pènètre. Seulement, elle déchantait vite : l'homme ne bandait plus. Elle essaya de le remettre en condition en lui caressant les

couilles pendant qu'il s'affairait en elle, mais rien n'y faisait. Claudine interpréta cette défaillance comme le résultat d'un sentiment de culpabilité : Albin avait laissé son épouse à la maison. Ce membre qui lui écartait si bien les chairs... Une autre fois sûrement... L'envie qu'elle avait de lui déclencha en elle un nouvel orgasme.

Albin se retira d'elle. Wilfried ne se doutait de rien. Son ami se rhabilla, partit le premier. Wilfried et Claudine, à leur tour, quittèrent le club, rentrèrent chez eux.

*
* *

Quelques jours plus tard, Claudine confia à son mari qu'Albin les invitait à passer un week-end chez eux, et qu'à cette occasion, il souhaitait passer la nuit avec elle.

— Comment ça ? s'étonna Wilfried, nos parties à quatre ne lui suffisent plus ?

— Ce n'est pas cela, il... est tombé amoureux de moi.

— Ah ! fit le mari interloqué. Je croyais que, selon nos conventions, il ne devait pas y avoir de place pour les sentiments.

— C'est vrai, c'est ce que nous avons dit au départ. Mais dès qu'il m'a vue, il a eu le coup de foudre.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je suis amoureuse de lui, lâcha Claudine.

Wilfried resta foudroyé. Sa femme n'était pas une libertine ; elle ne l'avait jamais été ! Inconsciemment ou non, elle cherchait à rencontrer un autre homme, et elle l'avait trouvé. C'était tout. Alors, elle ne l'aimait plus, lui, son mari ?

Incapable d'accepter l'évidence, Wilfried se réfugia dans l'idée que Claudine voulait le provoquer.

CHAPITRE IV

Clémence

Wilfried ne prit pas au sérieux les aveux de sa femme ; il voulait se persuader que Claudine, depuis qu'ils fréquentaient le club, s'était libérée de certains préjugés, qu'elle était devenue plus exigeante sur le sexe. Leurs ébats amoureux en témoignaient. Claudine prenait des initiatives, réclamait des positions qui l'auraient fait rougir, quelque temps auparavant. D'ailleurs, s'il le lui avait demandé, elle aurait refusé de se prêter à de tels fantasmes. Elle se lâchait, enfin ! Le bonheur paraissait total pour Wilfried.

Il chercha alors à entrer en relation avec d'autres partenaires : il voulait poursuivre l'expérience du libertinage et, en même temps, se disait qu'en faisant la connaissance d'autres hommes, sa femme se détacherait d'Albin. C'est ainsi qu'il dialogua avec un couple qui habitait à quelques kilomètres de leur domicile. Il chattait surtout avec la femme. Le mari de celle-ci, curieusement, demeurait en retrait. Les dialogues se transformèrent bientôt en visio-conférences. La femme, qui avait choisi le pseudo de Clémence, avait à peu près le même âge que lui. Ni belle, ni laide, elle

dégageait une étrange sensualité avec ses cheveux courts, presque rasés. Paradoxalement, bien qu'ils aient fait connaissance sur un site de rencontres, ils parlaient peu de cul, et beaucoup des soucis quotidiens. Rapidement, une certaine connivence s'établit entre eux. Chacun trouvait en l'autre une âme sœur.

Leur première rencontre fut accidentelle et cocasse. Wilfried était cadre dans un centre de formation. Une assistante sociale lui demanda un jour un rendez-vous, ajoutant qu'elle souhaitait être autorisée à venir accompagnée de son mari : ce dernier avait été élève dans ce centre de formation avant de devenir ajusteur. Quand la secrétaire de Wilfried lui annonça les deux visiteurs, il eut la surprise de se trouver nez à nez avec Clémence et son mari !

Ils se reconnurent sans difficulté, mais aucun des trois, sur le moment, ne le laissa paraître. Wilfried les salua, les fit entrer. Quand la secrétaire eut refermé la porte du bureau, elle put entendre un immense éclat de rire de l'autre côté de la cloison.

— Eh bien, si je m'attendais à ça ! dit Wilfried.

— Et nous donc ! répondit Clémence, pleurant presque de rire. Je te présente Didier, mon mari.

— Enchanté. Cela me fait plaisir de vous voir autrement que par MSN. Tu es encore plus charmante au naturel.

Clémence accueillit le compliment avec un plaisir visible.

Les motifs du rendez-vous professionnel furent exposés, des points de vue échangés, puis ils abordèrent le sujet qui leur tenait à cœur : le libertinage. Ils décidèrent de poursuivre leur conversation au restaurant ; Wilfried fut invité par le couple. Didier laissa sa femme s'asseoir à côté de leur ami, lui-même prit

place en face d'eux. Clémence avait soulevé sa jupe courte, posé ses fesses nues directement sur le banc de cuir. Wilfried mourait d'envie de les toucher. Quand Didier, qui restait à l'écart des conversations, dit qu'il appréciait de voir sa femme prise par un autre homme, sans participer lui-même, Wilfried fut rassuré. Clémence confirma le fait en précisant que c'était seulement quand il l'avait regardée baiser avec d'autres hommes que son mari bandait et pouvait jouir en elle. Wilfried apprit également que Didier offrait sa femme aux hommes ; c'était une vraie soumise. Elle précisa, en fixant Wilfried, que c'était la première fois qu'elle choisissait elle-même un homme. Wilfried se sentit flatté, mais en même temps, embarrassé par l'aveu qu'elle venait de lui faire.

Claudine fut mise au courant de la rencontre. Elle perçut une étincelle d'envie dans le regard de son mari quand celui-ci ajouta que Clémence était une soumise parfaite.

— On pourrait se retrouver à quatre, qu'en dis-tu ? proposa-t-il. On élargirait ainsi notre cercle d'amis.

Wilfried espérait par là éloigner sa femme d'Albin et couper court à une aventure qui ne lui inspirait rien de bon.

*
* *

Claudine accepta le rendez-vous à contrecœur, mais elle voulait montrer qu'elle jouait le jeu. Clémence plaisait à son mari ; il le lui avait avoué. Malgré sa réticence, elle était curieuse de connaître la femme en question.

D'emblée, elle trouva Didier glacial et peu sympathique. Cependant, au fil de la conversation entre Wil-

fried et les deux femmes, l'atmosphère se détendait, et chacune y allait de ses confidences.

Clémence cherchait, disait-elle, en étant dominée, à repousser toujours plus loin les limites de l'acceptable. Heureusement pour elle, son mari veillait : sous l'effet de l'excitation, elle perdait toute notion de la douleur ; les conséquences pouvaient être irréversibles. Elle précisa qu'un propriétaire de club SM ne voulait plus d'elle : lors d'un show, elle avait été beaucoup trop loin.

Claudine, à son tour, confia qu'elle était pleinement satisfaite de l'échangisme. Elle avoua qu'elle aimait Albin, qu'elle le désirait comme amant. Son mari devait accepter la situation : c'était lui qui l'avait entraînée dans le libertinage. Wilfried faisait grise mine en entendant ces propos ; Clémence objecta que l'amour n'avait pas sa place dans le libertinage.

Claudine, malgré les réserves qu'elle éprouvait à l'égard de l'autre couple, proposa à son mari de rendre l'invitation. Les enfants étant présents au dîner, on ne parla que de sujets anodins ; le ton était cordial. Au fil de la conversation, apprenant que le couple faisait collection de verres à goutte anciens, Claudine leur en offrit parmi ceux qu'elle avait reçus en héritage. Pour Wilfried, ce cadeau était de bon augure ; il savait l'importance sentimentale que sa femme attachait à ces objets. Celle-ci lui annonça, après le départ de leurs invités, qu'elle ne verrait pas d'objection à ce que son mari les rencontre, à condition qu'il le lui dise. Wilfried croyait rêver ! Quelques semaines auparavant, sa femme avait peu apprécié de le voir se comporter de façon impudique avec Anouck, et voilà qu'à présent, elle le jetait dans les bras d'une autre !

Les « chats » avec Clémence devinrent plus chauds ; Wilfried invita sa nouvelle amie au restau-

rant. Claudine, mise au courant comme elle l'avait souhaité, se renfrogna, mais elle ne pouvait rien dire. Son cochon de mari la prenait à son propre piège ! Elle n'avait jamais cru qu'il oserait séduire une autre femme ! Elle se sentait trahie.

Lorsque Wilfried rentra du travail, après son escapade de midi, Claudine l'attendait, silencieuse. Elle constata avec une certaine joie que son mari était de plus en plus mal à l'aise.

— Comment ça s'est passé avec elle ? Qu'avez-vous fait ?

— Nous avons déjeuné au restaurant comme prévu et après, nous nous sommes arrêtés sur un parking, pour discuter. On voulait parler de choses... libertines sans être écoutés. Je lui ai donné un bisou avant de la raccompagner chez elle. C'est tout.

— Un bisou ? questionna Claudine jalouse. Comme ça ?

Elle approcha sa bouche de celle de son mari. Wilfried introduisit sa langue entre les lèvres de sa femme, mais celle-ci le repoussa.

— Tu te moques de moi ! Je ne te ferai plus confiance !

Wilfried demeura sans voix. C'était un peu fort ! Sa femme revendiquait un amant, se laissait embrasser, caresser ouvertement par Albin, mais refusait à son mari une aventure anodine. Et elle prétendait ne pas être jalouse !

Lors d'un chatt, Wilfried s'en ouvrit à Clémence, qui le rassura. Sa femme avait peur de le perdre, elle tenait à lui. D'où la violence de sa réaction.

*

* *

Quand Wilfried rentra du travail, ce soir-là, Claudine lui désigna l'écran de l'ordinateur. Elle avait ouvert Outlook Express.

— C'est quoi, ce mail ?

— Quel mail ? dit-il en s'approchant.

— Celui que tu as envoyé à Clémence pour lui dire que tu as envie d'elle et tu lui donnes rendez-vous !

Wilfried sentait le sol se dérober sous ses pieds. Claudine venait de le blesser.

— Tu lis mon courrier ?

— C'est un mail !

— C'est un courrier électronique ! aboya Wilfried. Tu n'as pas à y accéder !

— Tu n'avais qu'à l'effacer. Je t'avais demandé de tout me dire, surtout si tu voulais continuer avec elle.

Wilfried se défendait mal. Il se sentait en faute, s'embourbait.

— Sois raisonnable, dit-il enfin. Si j'avais voulu te cacher quoi que ce soit, j'aurais effacé ce message. C'est plutôt toi qui me trahis dans l'histoire.

— Et maintenant, c'est de ma faute ! T'es un salaud ! Je ne veux plus que tu voies cette femme !

Wilfried se le tint pour dit. Il relata la scène à son amie, et tous deux renoncèrent à se rencontrer et même à chatter. Il ne pouvait ni comprendre ni admettre la jalousie de sa femme, alors qu'elle revendiquait son amour pour Albin, se disait pleinement satisfaite d'avoir deux hommes. Elle prétendait aimer son mari, mais ne réalisait pas que son comportement avait gravement lézardé l'unité du couple.

CHAPITRE V

Nouvelles scènes

Les rencontres en club s'étaient espacées, principalement à cause des réticences d'Anouck. Celle-ci ressentait de l'amour pour Wilfried, elle le lui avait dit ; il avait répondu qu'il cherchait uniquement le plaisir avec elle. D'autre part, elle avait remarqué l'attirance d'Albin pour Claudine, et elle non plus ne voulait pas perdre son mari.

— Il ne faut pas chercher à détruire les couples que nous formons, dit-elle en conclusion.

Pour les chats, Anouck avait imposé une règle : Albin et Claudine dialoguaient d'abord pendant une heure, puis elle prenait le relais pour discuter avec Wilfried. Il arrivait qu'elle les chasse avant le temps révolu, alors qu'elle-même ne se gênait pas pour dépasser son quota horaire. Par souci d'équité, Wilfried veillait et interrompait les visio-conférences.

Claudine avait deviné les craintes et la jalousie d'Anouck, mais elle n'en avait cure. Elle trouvait excitant de chatter avec Albin ; aux autres d'accepter. Cela ne l'empêchait pas, en revanche, de questionner son mari sur les conversations qu'il avait avec Anouck.

Comme elle ne se montrait pas jalouse d'Anouck, Wilfried lui raconta le dernier épisode croustillant qu'il avait eu avec sa correspondante. Il pensait que cela divertirait son épouse, d'autant qu'elle avait envers Albin une attitude on ne peut plus libertine.

Ce soir-là, pendant qu'ils dialoguaient, le déshabillé d'Anouck s'était ouvert, lui dévoilant un sein. Tous deux s'excitaient. Anouck, voyant Wilfried passer sa main sous le bureau, lui demanda ce qu'il faisait.

— Je me masturbe, dit-il, en pensant que c'est toi qui me le fais.

Emoustillée, Anouck le pria de s'exhiber devant la caméra. Elle décrivit alors le membre et le mouvement des doigts qui le faisaient durcir et augmenter de volume. Près d'éjaculer, Wilfried la supplia de se taire, mais elle exigea qu'il continue à se branler. Il ne tarda pas à jouir devant la caméra.

— Alors, tu as éjaculé devant elle ? insista Claudine.

— Eh bien, oui. Ça te dérange ?

— C'est dégueulasse !

— Arrête de le prendre mal. On a déjà fait pire, avec eux, non ?

— Avec eux, oui. Là, c'était différent.

— Je ne te comprends pas...

— Tu es un salaud, un pervers...

— Et toi, avec Albin ? Tu ne te comportes pas comme une salope ?

— Ce n'est pas la même chose...

— En effet, dit Wilfried en élevant le ton. (Il perdait patience). Tu as tous les droits, et moi...

La conversation s'arrêta. Wilfried s'éloigna d'elle, prit un journal, s'enferma dans son mutisme habituel ; ce qui avait le don d'irriter sa femme. Depuis quelque temps, son mari avait changé. Il était devenu violent,

dans ses paroles comme dans ses réactions. Quand elle parlait de leurs amis, plus particulièrement d'Albin, il se tendait, sortait ses griffes, lâchait des paroles blessantes, ou bien quittait la pièce. Même au lit, il n'était plus le même. Il la masturbait avec brutalité, la fouillait sans ménagement, comme s'il voulait lui faire mal. Et quand il la pénétrait, il la besognait comme un goujat. Quand il avait éjaculé trop vite, il grommelait, mécontent.

Wilfried, qui la regardait jouir avec d'autres hommes, reproduisait ensuite les accouplements qui avaient lieu dans les alcôves des clubs. Son réconfort sentimental et sa jouissance, Claudine les trouvait auprès d'Albin. Pour parvenir à ses fins, elle n'hésiterait pas à utiliser jusqu'au bout Wilfried et Anouck. C'est dans ce but qu'elle poussait son mari à envoyer régulièrement des messages à l'épouse d'Albin.

*
* *

Rentrant un soir plus tard que d'habitude, Wilfried trouva sa femme en robe de chambre, assise devant le PC. Elle se leva en le voyant, lui passa les bras autour du cou, colla ses lèvres aux siennes.

— J'attends qu'Albin se connecte. S'il te plaît, envoie un texto à Anouck pour lui dire que tu ne chatteras pas avec elle ce soir. Invente n'importe quoi... J'ai envie de toi, je ne peux pas attendre que tu aies fini de chatter.

Claudine roucoulait. A travers l'étoffe du pantalon, elle palpait le membre déjà dur.

Elle écarta les pans de sa robe de chambre.

— Regarde ce que je porte dessous ! Tu reconnais ce body ? Je l'ai mis pour toi.

C'était le premier body qu'il lui avait acheté ; il l'avait choisi dans un magazine spécialisé : deux bandes de nylon transparent attachées au cou et au dos par des cordons. Sa femme le portait trop rarement à son goût. Le sexe était à découvert ; quand Wilfried plongea la main pour le caresser, sa femme lui facilita le passage en écartant les jambes. Sa vulve ouverte mouillait. Wilfried y enfonça doucement les doigts. Il savait que la caméra filmait, et ça lui plaisait. Il montrerait ainsi à Albin qu'il possédait toujours sa femme.

L'ordinateur bipa.

— C'est Albin, tu veux bien nous laisser ? dit Claudine d'une voix tendre en refermant sa robe de chambre.

Wilfried croyait rêver ! Sa femme était redevenue sensuelle et coquine, comme aux premiers jours du libertinage. Elle entendait prendre, mais aussi donner du plaisir. Il regarda sa montre, constata qu'il devrait encore attendre une bonne demi-heure. Il alla dans la cuisine, se servit une bière, se fit chauffer le plat que Claudine lui avait préparé. Puis il se rappela qu'il avait un travail à terminer, retourna dans le bureau prendre les documents nécessaires. Devant l'ordinateur, sa femme, qui avait ôté sa robe de chambre, dénudé ses seins, se pinçait les tétons. Wilfried prit en maugréant les papiers dont il avait besoin, quitta la pièce en claquant la porte.

Il avait à peine commencé à travailler quand sa femme, furieuse, fit irruption dans la salle à manger où il s'était installé.

— Pourquoi as-tu claqué la porte ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu es de mauvaise humeur parce que je chatte avec Albin ?

— Ce qui me dérange, c'est que tu avais mis ce body pour moi. C'est bien ce que tu as dit, tout à l'heure ?

— Et c'est pour ça que tu te mets en colère ?

— Tu as mis ce body pour moi, insista-t-il, et c'est à lui que tu l'exhibes ! Albin passe avant moi, maintenant ? Je n'ai pas envie de jouer les seconds rôles.

— Pauvre con !

Claudine éclatait en sanglots. Elle s'était dévoilée devant Albin en toute innocence, prise au jeu des demandes malicieuses de son ami. Elle voulait lui montrer ce qu'elle avait mis pour son mari.

— Tu me déçois, Wilfried, ajouta-t-elle. La soirée coquine que j'avais projetée est à l'eau, par ta faute !

Pendant plusieurs jours, un froid polaire régna entre les époux, puis un sourire en coin, un mot doux, une caresse furtive eurent peu à peu raison de leur humeur maussade. Il y eut de nouveau des soirées coquines, mais Claudine se gardait de remettre le body transparent, objet du litige.

Un dimanche matin, Wilfried fut réveillé par la sonnerie du téléphone mobile de sa femme. Celle-ci, après avoir lu le message, se hâta de sortir du tiroir de son chevet son gode fétiche.

— Où vas-tu ? demanda Wilfried encore à moitié endormi.

— Je descends au PC. Albin profite de l'absence d'Anouck pour me demander de me branler devant la caméra.

Wilfried fit comme si de rien n'était.

Claudine brancha la caméra, envoya un baiser à son amant, avant d'ouvrir son déshabillé. Elle se caressa les seins en douceur, les releva pour se titiller les tétons du bout de la langue. Le jeu dura un moment, puis, descendant sa main, elle se masturba. Elle sortit ensuite le vibromasseur de sa poche, le suçà tendrement comme si c'était un sexe d'homme. A l'écran de

l'ordinateur, elle constata qu'Albin lui exposait son membre énorme. Encore plus excitée, Claudine prit place dans le fauteuil, posa les pieds sur le bureau en écartant largement les jambes, s'enfonça le gode sur toute sa longueur. Les vibrations lui firent rapidement atteindre la jouissance.

Lorsque Wilfried descendit, sa femme sortait du bureau, les joues en feu. Albin avait de la chance ; lui, Wilfried, n'avait jamais eu droit à une telle séquence. Cependant, au lieu de lui faire la moindre remarque, comme elle devait sans doute s'y attendre, il se contenta de lui adresser un sourire. C'était la meilleure tactique. Il commençait à comprendre que sa femme jouait avec lui.

CHAPITRE VI

La prothèse

Wilfried et Claudine travaillaient dans le même groupe industriel. Ils eurent ainsi la possibilité de se rendre ensemble au séminaire qui avait lieu à la fin de la semaine. C'était l'occasion, pour les époux, de s'offrir un week-end dans la capitale. Wilfried avait réservé une chambre dans un petit hôtel qu'il connaissait, en plein Pigalle. Sa femme découvrit avec surprise que ce quartier était assez différent des images véhiculées par les médias avides de sensationnel. Ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était de résider tout près de Montmartre. L'atmosphère de la butte l'avait toujours attirée.

Ils prirent l'apéritif dans la chambre, dont les murs s'ornaient de gravures du XVIII^e représentant des scènes galantes. Ils avaient ouvert le lit, s'étaient allongés l'un contre l'autre. La main du mari s'égara sous la jupe de cuir de l'épouse, effleura les cuisses gainées de bas noirs. Wilfried aimait caresser l'endroit où s'arrêtait le nylon : la peau de sa femme lui semblait plus veloutée. Ses doigts fureteurs palpèrent les fesses, à la fois douces et fermes, s'immiscèrent sous la ficelle du string. Ils

allaient et venaient dans la raie, s'attardaient sur l'anus, puis descendaient plus avant. Claudine s'abandonnait, ouverte, humide, aux caresses de son mari. D'abondantes sécrétions lubrifiaient sa vulve glabre. Mais Wilfried se retenait d'y enfoncer les doigts. Claudine était si excitée que les préliminaires finissaient par la mettre à la torture. Elle avait beau soulever le bassin, s'agiter, Wilfried retardait le moment de la jouissance. A sa respiration haletante, elle sentit qu'il allait craquer d'un instant à l'autre. Elle poussa un cri de satisfaction quand il la pénétra, et pour être sûre de le garder, lui serra le poignet. Remuant le bassin, elle chercha la position adéquate pour que les doigts puissent se ficher profondément en elle, puis elle se branla sur eux.

Elle se dégagea d'un coup de reins, se pencha, ouvrit le pantalon de son mari, pour en sortir un membre congestionné, qu'elle avala avec avidité. Sa bouche allait et venait le long de la hampe ; sa main faisait rouler les testicules, puis remontait sur le membre. Elle suçait le gland, le serrait entre ses lèvres, le mordillait ou l'agaçait de la pointe de la langue en accélérant le rythme. Wilfried la regardait faire avec délices, et quand il rencontrait son regard, il était fasciné par la lueur lubrique qui couvait comme un feu.

Claudine laissa son mari sur sa faim ; elle voulait le taquiner, mais aussi faire monter son désir d'elle. La soirée coquine ne faisait que commencer...

— Je vais m'habiller pour le restau ; après, tu me feras visiter le quartier. Tu veux bien ? ajouta-t-elle ; en même temps, elle caressait la bite gluante de salive.

Pendant que sa femme se préparait, Wilfried prit des photos d'elle. La guêpière et les bas noirs qu'elle venait d'enfiler l'inspiraient. Claudine se prêtait au jeu, prenant des poses lascives.

— Demain, quand nous serons rentrés, tu me les montreras ?

— Bien sûr. On les visionnera. Je ne sais si c'est l'air de Paris qui te fait cet effet, mais tu es en beauté, ce soir.

— Si elles sont réussies, je voudrais que tu les envoies à Albin... pour le faire baver et bander.... Dis donc, toi aussi, je te fais bander en ce moment !

Chaque fois qu'il essayait de la pousser vers le lit, Claudine s'esquivait en riant.

— Non, pas maintenant.

— Allez, j'ai envie.

— Tu ne sauras pas te retenir, et je serai obligée de mettre une culotte pour que ça ne me dégouline pas le long des cuisses.

— Pardon ?

— J'ai envie de sortir sans culotte. Tu as une objection ?

— Aucune. Cul nu dehors, tu seras encore plus excitante !

Claudine reprit le membre de son mari dans sa bouche, le garda, puis le lâcha. Elle enfila une petite robe de soie noire.

*

* *

Ils dînèrent dans un restaurant indien où la tenue sexy de Claudine attira le regard des hommes, puis Wilfried proposa de visiter le musée de l'Erotisme situé en plein quartier Pigalle. Claudine s'attendait à y voir des objets très laids. En réalité, il y en avait de toutes sortes, et ce n'était jamais vulgaire. Certains même évoquaient un univers de tendresse. Elle s'était

également imaginé qu'elle ne croiserait dans ce musée que des célibataires en goguette venus se rincer l'œil. Or, elle constata que des couples, et même des femmes seules, étaient venus, comme eux, regarder les objets exposés. Claudine se sentait plus décontractée. Son mari en profita pour lui demander d'exhiber ses dessous érotiques, puisque le lieu s'y prêtait, ce qu'elle fit avec un parfait naturel sous des regards médusés. Certains visiteurs crurent même que le numéro était prévu dans la visite.

Pour regagner leur hôtel, les époux devaient remonter le boulevard Clichy où sex-shop et peep-show se succédaient. Claudine hâtait le pas pour fuir les invitations racoleuses des portiers, mais elle s'attardait devant les vitrines de lingerie sexy. Son mari la convainquit d'entrer dans l'un des magasins, mais elle trouva trop obscènes les tenues exposées.

Quelques mètres plus loin, Claudine entraîna son mari dans une autre boutique ; elle avait repéré en vitrine des modèles qui lui plaisaient. A l'intérieur, ils n'aperçurent d'abord que des gadgets, des cassettes, des DVD ou des revues pornographiques. Sur une étagère, étaient présentés divers vibromasseurs. La tenancière du sex-shop à laquelle ils s'adressèrent, une blonde décolorée d'une cinquantaine d'années, qui avait dû être, en son temps, une belle femme, les guida vers le rayon lingerie situé au premier étage. Les yeux de Claudine pétillèrent en découvrant quantité de vêtements et de dessous d'excellente facture. Mise en confiance par la patronne, Claudine expliqua sans complexe qu'elle cherchait une tenue pour une soirée en club privé. Elle précisait qu'elle voulait attirer le regard des hommes sans pour autant ressembler à une pute. Les deux femmes parlèrent chiffons ; parfois, elles se tournaient

vers Wilfried pour lui demander son avis, comme si tout à coup, elles se rappelaient sa présence. Il remarqua que sa femme avait mis de côté un body dont le dos s'ornait de fines bretelles, et dont l'entrejambe s'ouvrait. Elle examinait d'autres pièces, mais revenait toujours à ce modèle. Il faillit lui proposer de l'essayer, mais finalement ne dit rien, de peur que, par simple esprit de contradiction, elle y renonce. Son imagination lui montrait sa femme en train de danser, vêtue de cette seule pièce vestimentaire, à la fois coquine et raffinée. Sa queue durcissait, ce qui n'échappa pas à l'œil de lynx de sa femme ; avant de redescendre, elle passa la main sur le sexe de son mari pour vérifier. Au rez-de-chaussée, elle se dirigea vers les vibromasseurs, suivie de la patronne et de son mari, lequel se demandait où Claudine voulait en venir et ce qui ressortirait de cette visite.

— Certains sont vraiment impressionnants, constata-t-elle.

— Tu en veux un ?

— Peut-être.

— Alors choisis-le de la taille du sexe d'Albin, conseilla Wilfried d'une voix tranquille, devant la patronne médusée.

Claudine crut devoir donner à la femme une explication :

— Nous pratiquons l'échangisme avec un couple ami. Albin est le mari.

Elle présenta à Wilfried un godemiché.

— Que penses-tu de celui-ci ?

Il hocha la tête d'un air dubitatif.

— Si tu veux mon avis, l'autre là-bas me semble plus suggestif...

La patronne, à son tour, intervint, et sortant de sa boîte un troisième modèle, le tendit à Claudine :

— Touchez celui-ci ! Prenez-le entre vos doigts...
Sentez comme sa texture est douce, proche de la peau.

Claudine fit ce qui lui était conseillé. Elle se mit à caresser l'objet, à le faire coulisser dans le creux de sa main.

— C'est vrai, on dirait une vraie queue.

— Prends-le, dit Wilfried, je vois qu'il te fait envie, ajouta-t-il en voyant briller le regard de sa femme.

— Oui, mais... combien...

— Ne t'inquiète pas du prix, coupa Wilfried.

— Oh ! Tu es un amour... cependant... Tu as vu comme il est gros ? Ça me fait peur.

— Vraiment ? lança-t-il, ironique.

— Madame, proposa la patronne, voici un lubrifiant très performant. Vous en serez contente.

— On prend le tout, trancha Wilfried. Ce n'est pas tous les jours qu'on s'offre une virée à Pigalle, ajouta-t-il à l'attention de sa femme.

Claudine lui donna un baiser.

— Passez une bonne soirée, leur lança la patronne au moment où ils sortaient du sex-shop pour regagner leur hôtel.

*

* *

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la chambre, Claudine sortit son nouveau jouet de l'emballage, mit des piles pour vérifier le fonctionnement. Puis elle l'enduisit de lubrifiant. Wilfried suivait chacun de ses gestes. Elle appliqua le gland contre ses grandes lèvres, le fit vibrer contre son clitoris. Vu les dimensions de l'engin, elle ne parvint pas du premier coup à le faire pénétrer. Pendant qu'elle s'explorait la chatte,

Wilfried lui caressait les tétons, qui s'allongeaient entre ses doigts. La sentant réceptive, il la fit se placer à quatre pattes, lui titilla l'anus du bout de la langue. La corolle brunâtre s'ouvrit ; il introduisit sa langue plus avant. Son épouse haletait comme une femelle en chaleur. Wilfried lui enduisit l'anus avec le nouveau lubrifiant, pointa sa bite sur l'orifice, poussa. Son membre dérapa plusieurs fois, puis l'anus s'ouvrit d'un coup. La queue se trouva aspirée au fond du rectum. Claudine poussa un long râle de plaisir. Elle n'avait ressenti aucune douleur.

Wilfried coulissait en elle, lui arrachant des gémissements de contentement, jusqu'à ce qu'ils jouissent ensemble. Quand il eut éjaculé dans son cul, elle attendit qu'il se dégage pour se mettre sur le dos et introduire le vibromasseur dans son vagin béant, inondé de mouille. Le gode s'enfonça sans effort. Quand elle le sentit bien au fond de son sexe, Claudine poussa un long râle. Sa tête ballottait sur la taie d'oreiller, ses yeux se révulsaient, son corps ondulait sur le lit à la manière d'un serpent. Wilfried, fasciné par le spectacle, alla prendre son appareil photo. Au premier flash, Claudine ouvrit les yeux ; elle eut un nouvel orgasme. On aurait dit que les éclats de lumière décuplaient son excitation, prolongeaient sa jouissance. En réalité, elle faisait l'amour avec son amant, par olisbos interposé.

Epuisée, elle resta ensuite longtemps immobile sur le lit. Le godemiché était peu à peu chassé de son intimité par les spasmes du vagin. En tombant, il révéla l'orifice béant d'où s'écoulaient des filets de mouille. Claudine attira alors son mari vers elle, leurs bouches s'unirent dans un baiser au cours duquel elle chercha à faire reprendre vigueur à la bite. Quand elle la sentit suffisamment rigide, elle se plaça au-dessus de son

mari, se laissa retomber sur le pieu qui se ficha en elle. Wilfried avait l'impression de s'enfoncer dans un gouffre dont les parois se resserraient peu à peu. Se couchant sur lui, elle étendit les bras comme une nageuse, puis elle souleva les jambes. Seuls leurs ventres restaient en contact.

Claudine eut encore un orgasme, puis s'abandonna sur la couche. Wilfried, alors, la retourna sur le dos, la pénétra ; un jet de sperme arrosa le vagin dilaté.

Les époux avaient le sentiment de se redécouvrir l'un l'autre.

CHAPITRE VII

Une lente dégradation

S'ils s'étaient en partie retrouvés pendant le court séjour passé à Paris, leurs relations cependant, malgré des efforts réciproques, n'étaient plus les mêmes. Wilfried sentait que sa femme avait pris de la distance vis-à-vis de lui ; il devait compter avec la troisième personne mêlée au couple. Les discussions touchant leur vie affective s'envenimaient très vite. Claudine avait beau s'en défendre, elle était redevenue une gamine amourachée. Elle n'en faisait pas mystère, mais quand elle téléphonait à son amant, elle s'enfermait dans une pièce. Demeuré seul, Wilfried se torturait l'esprit à imaginer les mots qui s'échangeaient à côté. Quand Claudine, ayant enfin raccroché, revenait près de lui, il avait droit à des câlineries de chatte, comme si elle voulait le récompenser de sa patience. A d'autres moments, elle abandonnait, séance tenante, toute occupation pour répondre au message d'Albin. Le pire, c'était le dimanche : Albin avait pris l'habitude de lui envoyer un SMS tôt le matin ; elle le lisait, brûlante d'impatience, y répondait aussitôt.

— Tu ne pourrais pas choisir un autre réveille-matin ! maugréait Wilfried, l'esprit embrumé par le sommeil.

— Te fâche donc pas comme ça ! Je te croyais l'esprit plus large, et surtout plus ludique !

— Il ne s'agit plus d'un jeu libertin, poursuivit-il avec humeur. Albin est ton amant !

Claudine garda quelques instants le silence avant de répondre.

— Qu'en sais-tu ? Tu nous espionnes ? Je l'aime, comme je t'aime aussi... Et toi, s'empressa-t-elle d'ajouter, tu n'es pas amoureux d'Anouck ?

— Absolument pas. Elle m'excite, c'est vrai, mais c'est parce que je transgresse des interdits. Voilà ce qui me fait bander. Et puis, Anouck et moi, nous nous sommes fixé des limites. En tout cas, d'une façon ou d'une autre, je suis perdant.

Claudine haussa les épaules, le traita de con. Wilfried se leva, furieux. Comme toujours, il se maîtrisa, ne répliqua pas, sortit de la chambre.

« Elle refuse l'évidence, se dit-il quand il fut calmé. On n'a plus grand-chose à se dire. » Pourtant, il le savait, elle n'était pas dupe de la situation. Dernièrement, au cours d'un chatt avec Albin, il avait trouvé sa femme en pleurs. Il était remonté dans l'historique de la conversation. Ce qu'il avait lu l'avait écoeuré : sa femme disait de lui qu'il était un idiot qui s'ingéniait à lui mettre des bâtons dans les roues au lieu d'essayer de la comprendre. Alors que c'était lui qui, au début, l'avait encouragée au libertinage. Il n'avait pas résisté à la tentation de lire la suite ; c'était de plus en plus chaud entre les amants. Claudine, très excitée, relatait ce qui lui était arrivé dans l'après midi, au bureau :

« Je pensais à toi. Il était quinze heures, c'est une heure érotique pour moi, tu le sais. J'avais une grosse envie de toi. Ma chatte s'est ouverte d'un coup, j'ai senti que je mouillais. J'ai glissé ma main sous la jupe,

sans que mes collègues le remarquent, je me suis touchée. Ma culotte était trempée, ça commençait à couler sur les côtés. Il fallait que je m'éponge sinon ma jupe allait être tachée. Je suis allée aux toilettes. En m'essuyant, j'ai effleuré mon clito. J'ai reçu une décharge électrique dans le ventre. Je crois que j'ai crié. Je coulais encore plus. Je ne pouvais pas m'empêcher de me titiller, c'était plus fort que moi. Je m'amusais à décalotter et recalotter mon clitoris. Mes doigts allaient de plus en plus vite, je le sentais durcir... et puis, cette odeur de mouille... Elle remplissait les toilettes. Je sentais que j'allais jouir, je n'arrivais plus à tenir debout sur mes jambes. Je me suis assise sur la cuvette, les cuisses écartées, le bassin projeté en avant. Je me tapotais avec l'index. C'était plus que bon, ça m'a déclenché un orgasme terrible ! Je me suis enfoncé le kleenex dans la bouche pour ne pas qu'on m'entende hurler. Lorsque j'ai repris mes esprits, il y avait de la mouille par terre, comme si j'avais éjaculé. En sortant des toilettes, je suis tombée sur une collègue qui m'a regardée d'un air bizarre. Je ne sais ce qu'elle a pensé, mais je m'en fiche. C'était si bon ! J'ai envie que tu me lèches la chatte, mon amour... que tu me fasses jouir en me suçant le bouton. »

Albin lui proposait alors de se faire lécher par son mari en pensant à lui, ce que Claudine refusa.

Paradoxalement, Albin restait l'ami de Wilfried. Il comprenait ce qui se passait entre les époux, tentait de rassurer Wilfried en affirmant que sa relation avec Claudine n'avait rien de sentimental. Mais, se disait Wilfried, il la tenait bel et bien, se laissait aimer par elle, voulait continuer à jouer avec elle, comme on joue avec une poupée. Claudine ne lui refusait rien.

*
* *

Un soir, après avoir chatté, Claudine annonça à son mari qu'Albin les avait invités pour un week-end.

— J'ai accepté. Tu n'as rien de prévu dans quinze jours ?

— Je te dirai ça demain, je n'ai pas mon agenda ici. De toute façon, je m'arrangerai puisque vous avez décidé de la date.

— On n'a rien décidé du tout, Albin a seulement proposé. Ce week-end-là, il n'est pas de service, et ses enfants sont de sortie.

— Si j'ai un rendez-vous, je le décalerai pour que vous y trouviez votre compte, répondit Wilfried d'un ton acerbe.

Claudine se tut. Son mari était de mauvaise foi, elle n'y pouvait rien. Mieux valait ne rien ajouter. A la longue, les choses tourneraient mal pour eux deux. Pour elle, surtout, pensait-elle. Il ne lui resterait plus qu'à se réfugier auprès de son amant.

Le lendemain, Wilfried annonça qu'il était disponible à la date choisie. Il ne savait pas lui-même s'il agissait ainsi par amour ou par lâcheté. Les deux ensemble, sans doute.

Peu avant le week-end projeté, Claudine joua à exciter son mari. Ce faisant, elle s'abandonnait surtout à son propre plaisir. Elle lui palpa le sexe, le lécha, jusqu'à ce qu'il soit à son goût, pour ensuite le sucer, le faire aller et venir dans sa bouche. Wilfried connaissait bien sa façon de procéder : sa femme lui faisait une fellation jusqu'à ce qu'il éjacule dans sa gorge. Elle lui soutirait alors le sperme jusqu'à la dernière goutte. C'était une nouvelle pratique qu'elle avait mise en œuvre depuis quelque temps.

Ce soir-là, elle vint s'empaler sur le sexe congestionné. Se laissant aller en arrière, elle se levait et retombait dessus afin que le gland heurte son vagin à l'endroit le plus sensible de la muqueuse. Le gland coulissait dans un bain humide et chaud avant de cogner la paroi. Claudine, après avoir enduit son doigt de salive, se titilla le clitoris. Elle exposait à son mari sa chatte ouverte, rose, brillante de mouille. De plus en plus excitée, elle laissait échapper de petits cris au rythme de ses allées et venues. Au moment de l'extase, elle s'effondra, épuisée, sur le ventre de son mari. Les spasmes de son vagin continuaient à caresser le sexe de Wilfried.

Une fois revenue à elle, Claudine fixa son mari d'un regard resplendissant de bonheur.

— C'est la première fois que tu me fais l'amour comme Albin. C'est merveilleux !

Dans sa bouche, c'était un compliment, mais Wilfried le reçut comme un camouflet. Blessé, il demeura sans réaction.

CHAPITRE VIII

Chez leurs amis

Le week-end attendu par Claudine arriva enfin. Elle était toute guillerette. Wilfried n'était pas mécontent de retrouver Anouck, même s'il n'avait pour elle qu'un vague penchant. Les enfants étant encore là ; on parla de choses et d'autres, toutes les banalités d'usage y passèrent.

— Papa, tu vas bientôt me conduire au match ? demanda Julien, le fils de seize ans.

— Tu dois être là-bas pour quelle heure ?

— D'ici une bonne demi-heure.

La fille de la maison protesta avec véhémence :

— J'ai besoin de la voiture pour aller chercher Max à la gare !

— Eh bien, Fleur, tu conduis ton frère et tu gardes la voiture. Julien trouvera bien quelqu'un pour le ramener. Si nous devons sortir, Wilfried nous conduira, conclut Albin.

Il se tourna vers le mari de Claudine.

— Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Bien sûr que non.

Wilfried lança un regard interrogateur à son épouse

comme pour lui demander si elle était au courant qu'une sortie était prévue. Elle lui fit signe que non.

— Pendant qu'Anouck prépare l'apéritif, dit-elle, je vais déposer nos sacs dans la chambre.

— Je te montre le chemin, dit Albin.

Il lança un regard complice, que Wilfried interpréta comme un signe destiné à le rassurer : « T'en fais pas, ce n'est qu'un jeu, tu le sais bien ! » Puis, galant, Albin prit les sacs des mains de Claudine, la précéda dans l'escalier.

— Entre ici. C'est la chambre de Grégory, notre grand fils. Il a quitté la maison depuis quelques mois. Anouck l'a préparée pour vous deux.

Claudine referma la porte derrière elle, se serra contre son amant.

— Oh, j'avais tellement hâte !

Elle glissa la main entre les jambes d'Albin, la referma sur un sexe déjà dur. Elle l'effleura, puis palpa les couilles.

— J'ai envie !

Albin se laissait faire, flatté qu'une aussi jolie femme s'intéresse à lui. Il lui caressait le dos, en descendant vers les reins. Il lui souleva sa minijupe, lui tâta les fesses, s'aperçut qu'elle ne portait pas de culotte, constata qu'elle mouillait beaucoup.

— Moi aussi, j'ai envie de toi. Ce que nous faisons... ne me suffit plus. Je veux passer la nuit avec toi, toute la nuit !

Claudine ne dit rien, mais se colla encore plus contre son amant. Albin sentait la chaleur du ventre de la femme le brûler ; elle lui ouvrit la braguette, lui sortit le membre, branla...

— Anouck le sait ? demanda-t-elle.

— Oui. Elle n'y voit pas d'inconvénient, mentit-il. Et ton mari, comment va-t-il réagir ?

Claudine eut un ricanement.

— Ne t'inquiète pas pour lui, j'en fais mon affaire. Il est coincé. Il sait que s'il me refuse la moindre chose, je lui mènerai une vie impossible...

— Toi alors !

— Je suis une belle salope, n'est-ce pas ? dit Claudine. Et j'en suis fière, ajouta-t-elle, parce que je t'aime.

Elle prit la bite, la lécha. La tige était tellement grosse qu'elle eut de la peine à l'avaler. Elle garda un moment le gland en bouche jusqu'à ce que sa mâchoire la fasse souffrir. Elle se mit alors à jouer du bout de la langue sur le méat, à mordiller la hampe en montant et en descendant. Albin gémissait de plaisir. Il se retenait de jouir.

— Arrête, je t'en supplie. Si je gicle maintenant, tu risques de plus rien avoir ce soir.

— Alors, je te laisse tranquille. J'ai trop envie que tu m'enfiles ta grosse chose !

*
* *

Au salon, ils trouvèrent Wilfried et Anouck enlacés. L'homme avait la main enfoncée sous la jupe de sa partenaire. A cette vue, Claudine se prit à sourire : son mari se sentirait gêné, ce qui la mettrait en position de force. S'approchant de lui, elle lui passa la main dans les cheveux.

— Après, tu pourras venir ?

— Après quoi ?

— Va avec ta femme, il faut que je m'occupe du repas, intervint Anouck, en posant un baiser au coin des lèvres de Wilfried.

Ce dernier poussa un soupir de soulagement. Aucune des deux femmes ne manifestait la moindre jalousie ; au contraire, l'une et l'autre se comportaient de façon détendue et naturelle, elles paraissaient même complices. Wilfried pourrait ainsi profiter de l'une ou de l'autre, peut-être des deux à la fois. Cette pensée le fit bander encore plus. Le libertinage avait ses bons côtés ; mieux valait en profiter et ne pas se laisser aller à être jaloux des sentiments de sa femme pour Albin.

Il se leva de son siège, attira Claudine contre lui, referma ses mains sur ses fesses.

— Que voulais-tu me dire ?

— Albin m'a demandé de passer la nuit avec lui. Avant de lui donner ma réponse, j'ai tenu à t'en parler. En contrepartie, tu auras Anouck toute la nuit. Tu as envie d'elle, je le sais.

Wilfried ne fut pas peu surpris de la façon dont Claudine arrangeait les choses, mais il voulut montrer – et se prouver à lui-même – qu'il jouait le jeu.

— C'est bon, dit-il. Si on est réunis ici entre amis, ce n'est pas pour faire des manières.

— Merci, mon amour ! J'étais sûre que tu accepterais !

Claudine se jeta au cou de son mari, puis le planta au milieu de la pièce pour aller rejoindre Albin.

Quelques instants plus tard, Anouck revint au salon, la mine déconfite.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Wilfried.

— Albin vient de me prévenir qu'il passerait la nuit avec ta femme et que tu étais d'accord.

— Si je comprends bien, tu n'étais pas au courant... pas plus que moi !

— Alors, s'écria-t-elle, c'est un coup monté !

— Le bon côté des choses, c'est que toi et moi, on va passer la nuit ensemble. Est-ce que ça te dérange ?

— Mais... non, voyons !

Wilfried la serra dans ses bras, lui palpa les cuisses sous la jupe, sans comprendre qu'il venait de se faire manipuler.

Il lui glissa la main le long de la raie du cul, jusqu'à l'orifice du vagin. Au même instant, Albin et Claudine entraient dans la pièce. Claudine rayonnait.

— Tout s'arrange, lança Albin, passons à l'apéro.

Il prit place sur l'un des fauteuils, tira à lui Claudine qui tomba assise sur ses genoux, la jupe retroussée. Albin passa la main le long des jambes fuselées de sa partenaire, qui les écarta ; elle respirait vite, son corps bougeait sous les caresses. Wilfried, tout en s'occupant d'Anouck, se tourna vers le couple.

Il voit le manège d'Albin, perçoit le clapotis des doigts, qui vont et viennent dans la chatte trempée de sa femme. Ça l'excite ; il se penche entre les jambes d'Anouck, lui écarte l'empiècement de la culotte pour lécher. Sa langue explore les replis des lèvres intimes, s'enfonce dans l'ouverture béante. Mais Anouck réagit faiblement. Wilfried s'aperçoit qu'elle fixe l'autre couple. Il comprend à son air qu'elle est jalouse, d'autant plus furieuse qu'ils ont été floués l'un et l'autre. Wilfried est partagé : ça lui plaît de voir sa femme baiser devant lui avec un autre homme ; en même temps, il lui en veut d'avoir monté un coup en douce pour passer la nuit avec son amant.

CHAPITRE IX

Première nuit ensemble

Les deux couples passèrent la soirée dans un restaurant. Anouck ne voyait pas d'un très bon œil les caresses osées qu'échangeaient en dansant Albin et Claudine. De retour à la villa, les couples se reformèrent comme il avait été convenu : Claudine et son amant laissèrent les deux autres ensemble ; dès qu'ils eurent refermé derrière eux la porte de la chambre, ils s'étreignirent.

— Si tu savais, fit-elle, avec quelle impatience j'attendais ce moment !

Il l'entraînait vers le lit. Claudine avait l'impression de se retrouver aux premiers jours de son mariage : vingt-quatre ans de vie commune lui avaient fait oublier combien c'était bon d'être passionnée et de s'abandonner.

Elle se dégagea.

— Déshabille-moi !

L'excitation la rendait plus belle. Albin prit tout son temps pour la dénuder, couvrant de baisers les zones les plus sensibles de sa partenaire. La femme se laissait faire ; quand elle n'eut plus rien sur elle :

— Maintenant, laisse-moi m’habiller et me maquiller !
— T’habiller ? dit Albin, ébahi.
— Je veux me faire encore plus excitante pour toi.
— Tu l’es déjà.
— Pas assez. Je veux mettre un ensemble que j’ai acheté spécialement pour nous.

— Wilfried le sait ?

— Il était avec moi quand je l’ai acheté, il l’a vu sur moi quand je l’ai essayé à la maison, mais je l’ai retiré tout de suite. Et il ne sait pas que je l’ai apporté pour le mettre ici. Pour toi tout seul !

Il la regardait s’habiller. Elle enfila une guêpière en guipure noire et des bas fantaisie. Son maquillage, plus soutenu qu’à l’ordinaire, faisait ressortir le bleu de ses yeux, la sensualité de ses lèvres pulpeuses. Elle eut un sourire de triomphe en constatant l’effet qu’elle produisait sur son amant dont le sexe pointait en l’air.

Claudine le prit dans sa main :

— Il est gros ! Il est chaud ! Si tu savais comme j’en ai envie. J’y pense tout le temps, dehors, à la maison, au boulot... Tu vas me l’enfiler, mais avant, je veux m’occuper de lui comme il le mérite !

Elle s’agenouille, ouvre grand la bouche, engloutit le membre. Les lèvres carmin glissent le long de la hampe. La fellation est tendre, elle n’en finit pas. Claudine joue avec le gland, l’enserme entre les lèvres avant de le dégager, de jouer avec le bout de sa langue pointue. Sa main coulisse sur la queue congestionnée. Puis, quand le sexe de l’homme remplit sa bouche à nouveau, elle le presse avec les muscles de ses joues. Son amant se trémousse de plaisir, la complimente pour ses dons de suceuse, l’encourage par des mots crus. Claudine est très excitée...

— Arrête ! supplie-t-il enfin.

— Tu n'aimes pas ce que je te fais ? demande Claudine qui laiss   à regret échapper la queue.

— Au contraire ! Si tu continues, je vais t'éjaculer dans la bouche.

— Non, surtout pas ! J'ai besoin de ta queue bien raide. Je la veux dans ma chatte, et que  a dure longtemps...

— T'es faite pour l'amour, toi. Tu sais de quoi j'ai envie ? Je voudrais... une fois seulement... me vider dans ta bouche. C'est l'un de mes fantasmes.

— Anouck ne te l'a jamais fait ?

— Non. Et toi, tu le fais à Wilfried ?

Claudine haussa les épaules.

— C'est déjà arrivé, mais... avec mon mari, je m'ennuie souvent...

Albin aida Claudine à se relever, lui donna un long baiser, la bascula sur le lit. Il couvrait de caresses le corps de sa ma trese qui anticipait ses désirs en écartant les jambes. Son sexe s'ouvrait, le clitoris grossissait. La mouille lui coulait le long de la raie. L'homme introduisit un doigt, puis un deuxième dans son orifice béant. Claudine se cabra quand le pouce appuya sur son clitoris. Au bruit de la main masculine qui s'écrasait contre sa vulve, elle ferma les yeux pour mieux savourer son plaisir. Elle chercha à saisir la bite, mais Albin retira ses doigts, posa sa bouche sur les lèvres luisantes qu'il l cha. Sa langue s'enfonçait dans le vagin ouvert, lapait le flot de mouille qui s'en échappait. Claudine aimait la façon dont son amant lui dévorait le sexe.

Albin se retourna sur le dos, entraînant sa partenaire qui se retrouva allongée sur lui. Quand le gland entra en contact avec son clitoris, elle agita le bassin pour se masturber sur la bite. Son excitation devenant intolérable, elle s'empala sur l'énorme queue qui s'enfonça

en elle, lui dilatant les muqueuses. Elle poussa un cri d'oiseau en sentant le gland contre sa matrice, puis demeura immobile. Puis elle fit aller et venir son bassin d'avant en arrière, enserrant la bite. Albin croyait rêver tellement cette femme aimait faire l'amour.

Wilfried lui avait dit un jour qu'il était comblé par sa femme, mais il était certain à présent qu'il n'en était rien. En même temps, il se promit de cacher à son ami ce que Claudine lui avait fait découvrir d'elle.

— Oh, je la sens... ta queue... haletait Claudine, c'est bon !

Elle agrippa l'oreiller, le mordit pour étouffer ses cris.

— Arrête, mon amour... arrête, je vais pisser !

Albin se retira. Claudine demeura longtemps immobile, épuisée par l'orgasme. Quand elle eut repris ses esprits, elle se lova contra son amant, revenu à ses côtés, lui caressa les cheveux.

— Tu sais, dit-elle tout bas, j'ai encore envie de toi. J'ai envie... que tu me fasses autre chose. Encule-moi avec ta grosse queue !

— Ne me demande pas ça ! Tu es trop étroite pour ma queue, je vais de déchirer.

— Non. Je suis bien lubrifiée, et j'aime être prise par là.

— Et que va dire Wilfried si je te défonce le cul ?

— Je m'en fous. De toute façon, il gèbera ce que je voudrai bien lui dire.

« Comme elle le méprise, se dit Albin. Et lui, s'en doute-t-il ? »

Albin voulut gagner du temps.

— Pas maintenant. Laisse-moi récupérer.

— Comme tu voudras. Je suis sûre que j'aurai bientôt ta bite dans le cul et que je hurlerai de plaisir !

Au matin, tous quatre se retrouvèrent dans la cuisine pour partager le petit déjeuner. Albin, Anouck et Wilfried étaient déjà attablés quand Claudine arriva, les cheveux ébouriffés, les yeux remplis de sommeil. Elle les embrassa chacun, mais donna à son mari un baiser plus appuyé.

— Bonjour, ma chérie, c'est rare que tu te lèves si tard, dit tranquillement Wilfried.

— Normal. Avec Albin, j'ai passé une nuit blanche. Anouck lança à son mari un regard noir.

— Oui, on a peu dormi et beaucoup discuté ! répondit Albin, embarrassé.

— Bon. Et maintenant, quel est le programme ? demanda Wilfried qui sentait l'atmosphère se tendre.

— Vous pourriez occuper la salle de bains les premiers, proposa Anouck à Wilfried et à Claudine. Pendant ce temps, Albin va m'aider à la cuisine.

Personne ne fit d'objection. Dans la salle de bains, Claudine fut aux petits soins pour son mari. Les deux époux se savonnèrent, se douchèrent mutuellement, s'interrompant pour se tripoter. Ils se comportaient comme aux premiers jours du libertinage, quand leurs relations extraconjugales avaient réveillé en eux le désir amoureux.

— Dis, chéri, pendant que je me sèche les cheveux, tu peux refaire le lit et mettre un peu d'ordre dans la chambre ? le pria Claudine d'un ton mielleux.

Wilfried jeta un coup d'œil circulaire dans la chambre où Albin et sa femme avaient passé la nuit. Il ne marqua aucune surprise à la vue du lit défait : celui d'Anouck était dans le même état. Après tout, l'échange

des partenaires avait été décidé la veille et avait emporté l'accord général.

Il sursauta néanmoins en découvrant ce qui était posé sur la table de nuit. Claudine avait laissé traîner deux vibros dont le fameux « Albin », des lubrifiants, ainsi que divers gadgets et accessoires qu'elle n'avait pas utilisés avec son mari malgré les demandes pressantes de ce dernier. Sans aucun doute, elle les avait achetés pour son amant, non pour lui. Vexé, déçu, il rangea tout le matériel dans le sac de voyage, ramassa au passage, les préservatifs et les kleenex souillés qui jonchaient le sol. Claudine avait pris du plaisir avec Albin et tenait à ce qu'il le sache, lui, son mari. Le libertinage ne serait-il pour elle qu'un prétexte pour s'offrir un amant ?

CHAPITRE X

Claudine se fait dilater le cul

Les jours qui suivirent ce week-end, Claudine demeura la plupart du temps silencieuse, sinon soucieuse. Elle n'allait pas bien, Wilfried s'en était aperçu. Il avait aussi remarqué qu'elle était de moins en moins gracieuse envers lui, et il n'était pas difficile de faire le lien avec Albin. Sans animosité, il lui demanda ce qui la rendait si morose.

— Il n'a pas voulu me sodomiser !

Elle éclata en pleurs.

Wilfried s'attendait si peu à la réponse qu'il demeura sans voix. Pour la première fois, il voyait sa femme déçue par son amant.

— Tu sais que je suis là, ma chérie, dit-il après un silence. Si tu as besoin de moi, je serai toujours à tes côtés.

Claudine, en guise de reconnaissance, lui pressa le bras, mais elle demeurait assise, recroquevillée, le visage caché sur son bras replié.

*

* *

Le hasard voulut que, quelques semaines plus tard, les époux gagnent un voyage en Égypte. Ils connaissaient déjà le pays pour avoir visité à deux reprises les sites archéologiques, ils choisirent, cette fois, Ourghada. La perspective d'un séjour sans enfants, au bord de la mer Rouge, dans les massifs coralliens, était un luxe qui les tentait au plus haut point.

— J'emporte des tenues affriolantes pour t'exciter et pour poser devant l'objectif, prévint Claudine, joyeuse.

Elle omit cependant de prévenir son mari qu'elle destinait les photos à son amant.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demanda Wilfried pendant qu'ils faisaient la queue à l'enregistrement des bagages.

— Je pense à la tête du douanier quand il passera ma valise aux rayons X !

— A cause de tes dessous coquins ?

— Surtout parce que j'ai pris « Albin », et les piles adéquates.

— Tu... tu me fais bander, fit-il à voix basse.

Claudine imaginait les commentaires du personnel de sécurité regardant la radiographie de l'intérieur de la valise, leurs remarques sur la taille de l'engin et son utilisation. Cependant aucun des membres du personnel ne fit la moindre allusion, ou ne trahit la moindre émotion en vérifiant leurs bagages ; blasés par tout ce qui défilait devant eux, ils avaient seulement le souci de faire leur travail.

Dans l'avion, les époux profitèrent du sommeil des passagers pour se rapprocher. Wilfried glissa une main entre les cuisses de sa femme, qui s'écartèrent. Il constata que la dentelle du string s'était enfoncée entre les lèvres intimes ; Claudine mouillait. Observant son

épouse du coin de l'œil, il vit avec joie qu'elle se retenait de haleter et de gémir. Il fut déçu lorsqu'elle se dégagea d'un petit coup d'épaule.

— Attends, il faut que j'aille aux toilettes.

Son mari lui mit la main aux fesses au moment où elle passait devant lui. Claudine s'attarda en sentant la palpation. Au retour, elle évita la main baladeuse, mais dès qu'elle fut assise, elle s'assura qu'il bandait en appuyant ses doigts à l'endroit de la braguette.

— Tu ne me caresses plus ? demanda-t-elle en se pressant contre lui.

— Comme tu viens de m'éviter, je croyais que tu n'en voulais plus.

— Tu sais bien que j'aime te faire languir... On dirait que tu ne me connais pas !

— J'ai l'impression de te connaître de moins en moins depuis que tu es avec Albin. Comme si je partageais ma vie avec une inconnue.

Il l'embrassa, chercha du bout des doigts le bas de sa jupe pour la remonter. Claudine répondit au baiser de son époux en lui enfonçant la langue dans la bouche. Wilfried recommença à caresser les jambes de sa femme, en remontant le long des cuisses. Il découvrit qu'elle avait profité de son passage aux toilettes pour ôter sa culotte. Claudine lui facilita le passage ; Wilfried put introduire ses doigts, les faire coulisser dans le sexe ouvert, dégoulinant, puis accélérer le mouvement. Claudine se laissait masturber avec un plaisir croissant, se cambrant pour mieux s'offrir.

— Arrête, tu vas me faire crier ! souffla-t-elle en serrant dans sa main le pénis à travers le tissu du pantalon.

Du regard, les époux décidèrent d'interrompre leurs manœuvres.

Arrivés au club de vacances, ils découvrirent leur logement. L'architecture semi-traditionnelle abritait de spacieux appartements, où la lumière entraît à flots. L'endroit leur plaisait ; sans se le dire, ils avaient chacun l'impression de vivre un nouveau voyage de noces.

Ils avaient eu, l'un et l'autre, une semaine éprouvante sur le plan professionnel, aussi ils ne tardèrent pas à s'endormir de fatigue.

Au réveil, Wilfried se fit tout de suite entreprenant. Sa femme, encore endormie, tétait le gland qu'il dirigeait entre ses lèvres. D'abord paresseuse, la bouche se fit gourmande, avala la bite entière. Claudine alternait succions et va-et-vient le long de la hampe. La fellation dura longtemps ; sentant qu'il ne pourrait plus se retenir, Wilfried repoussa le visage de sa femme et voulut la pénétrer.

— Non, dit celle-ci, on va d'abord à la plage. Je ne veux pas souiller mon maillot.

Wilfried maugréa par principe, mais n'insista pas. Sa femme, alors, reprit le sexe dans sa bouche, recommença à le sucer, à lui palper les couilles. Wilfried sentait de nouveau le sperme monter dans la verge. Il essaya de se dégager, mais elle le maintenait fermement tout en le caressant. Elle ne tarda pas à le faire jouir. De longues giclées de sperme lui emplirent la bouche. Elle absorba jusqu'à la dernière goutte le liquide chaud et salé, puis, satisfaite, se leva, enfila son maillot neuf, puis elle quitta l'appartement comme si rien ne s'était passé.

Wilfried la rejoignit bientôt sur la plage, avec les transats et les draps de bain. On était en novembre,

mais la chaleur, quasi estivale pour des Français, les incitait à se bronzer sans retenue. Après avoir observé les autres femmes autour d'elle, Claudine se délesta sans complexe du haut de son bikini. La jeunesse qui émanait d'elle, son corps élancé, la blondeur de ses cheveux attiraient le regard des membres du personnel égyptien. Wilfried la tenait enlacée ; elle lui faisait des commentaires sur les hommes, les classant selon ses préférences. Ses remarques grivoises l'excitaient. Leurs attouchements en disaient long sur leurs envies.

Le retour fut délicat pour Wilfried : le slip de bain avait du mal à contenir son sexe gonflé. Pendant qu'il cherchait la clef, son épouse serra la queue à travers le tissu. Elle sortit le membre en continuant à le caresser ; chaque fois que sa main descendait le long de la tige, elle décalottait le gland. L'homme et la femme se serrèrent, se frottaient l'un l'autre ; Wilfried avait son slip sur les talons. C'est dans un étrange corps-à-corps qu'ils parvinrent à ouvrir la porte et à atteindre le lit.

— Prends-moi en levrette, demanda Claudine.

Elle se mit à quatre pattes, guida la verge dans son sexe. Les muqueuses étaient humides ; c'était chaud à l'intérieur ; cependant Wilfried avait beau aller et venir en elle, le vagin restait serré. Il avait la sensation d'être masturbé, ce qui était loin d'être désagréable. Il ralentit le mouvement, chercha du doigt le clitoris, et quand il l'eut trouvé, le titilla. Claudine sentait la queue la pénétrer au plus profond, et chaque fois que le gland frappait la matrice, une onde l'électrisait. Les doigts de Wilfried pinçaient, triturait le petit bouton qui pointait, durcissait...

— Attends, dit-elle en se dégageant. Je vais prendre mon vibro, et tu vas me la mettre dans l'autre trou !

Wilfried ajusta sa queue, pressa délicatement la corolle qui s'ouvrit, avalant d'un coup le gland.

— Oh, c'est trop bon ! s'écria Claudine.

— Enfile-toi le gode dans la chatte. Comme ça, tu auras la sensation d'être prise par deux queues.

— Si vous saviez, tous les deux, Albin et toi, comme j'ai envie de me faire prendre en sandwich !

Claudine s'énervait, elle n'arrivait pas à s'enfoncer le vibro. Son mari se retira pour lui faciliter la chose ; quand le gode fut en place, il l'encula à nouveau. Claudine jouit en haletant. Son orgasme n'en finissait pas.

— J'adore me faire prendre par le cul, dit-elle d'une voix faible, après s'être dégagée.

— Albin t'a déjà enulée ?

— Il n'ose pas. Il a peur de me défoncer le cul... Il y a peut-être un moyen, ajouta-t-elle après un silence.

— Lequel ?

— Si tu t'amusais avec notre gode « Albin ».

— Tu veux que je te dilate le cul ?

— Exactement... Fais-le pour nous.

Wilfried attira sa femme à lui, l'embrassa fougueusement. Lui préparer le cul à recevoir la grosse bite de son amant l'excitait.

*

* *

Les jours qui suivirent furent consacrés au nouveau jeu. Claudine enduisait le gode de lubrifiant pendant que son mari lui graissait l'anus. Il lui explorait ensuite le petit trou d'un doigt, de deux, puis de plusieurs pour en éprouver l'élasticité. Les quatre doigts coulissaient à présent facilement dans le fourreau humide. Wilfried tenta alors d'introduire le gode, mais la corolle s'était

refermée ; il n'appuyait pas assez fort le gland en latex. Lui aussi craignait de la déchirer. Claudine, qui voulait être sodomisée par son amant, pressait la main qui tenait le gode, si bien que Wilfried avait l'impression qu'elle voulait se violer elle-même le cul.

Peu à peu, l'engin la pénétrait ; quand l'anus céda enfin, les plaintes se transformèrent en gémissements de plaisir. De jour en jour, Claudine prenait l'initiative, et plus elle s'enfonçait le gode, plus elle toisait son mari. A la fin de la semaine, le gode lui entrait sans effort entre les fesses. Wilfried prit en photo le cul de sa femme, dans lequel était planté l'énorme phallus qui représentait la queue d'Albin. Claudine était maintenant prête à recevoir la vraie queue de son amant.

— Merci, chéri ! dit-elle, consciente de ce que son mari acceptait de faire pour elle... Quand on sera rentrés à la maison, tu enverras ces photos à Albin.

En attendant, Claudine s'exerçait chaque jour à faire aller et venir l'engin dans son cul. Elle en tirait un plaisir intense en songeant qu'elle allait bientôt retrouver son amant.

Quant à Wilfried, il était réduit désormais au rôle d'observateur.

CHAPITRE XI

Les premières vacances à quatre

Après le retour d’Egypte, les choses reprirent leur cours habituel. Les circonstances, la distance, les emplois du temps respectifs ne furent pas favorables à de nouvelles rencontres. Les deux époux chattaient à tour de rôle. Chaque fois que Claudine proposait à Albin et à sa femme de venir au club où ils s’étaient rencontrés, elle recevait une réponse négative. Déçue, elle y retournait cependant avec son mari. Ne plus voir Albin était une véritable souffrance. Elle savait qu’il devait assurer des services de garde le week-end, elle savait aussi qu’Anouck essayait par tous les moyens de s’opposer à de nouvelles rencontres.

— Ecoute, dit-elle à son mari avant de se connecter avec Albin. Je vais leur suggérer à tous deux de passer des vacances avec nous. Tu n’y vois pas d’inconvénient ? ajouta-t-elle, câline.

Wilfried demeura un moment sans répondre. C’était une éventualité à laquelle il n’avait pas encore pensé. Il était partagé entre des sentiments contradictoires, mais avant tout, il voulait éviter de brusquer sa femme.

— C’est une idée, dit-il enfin.

Peu de temps après, Claudine lui demanda de convaincre l'épouse d'Albin de passer des vacances en commun. Wilfried s'employa donc à trouver des arguments propres à persuader celle-ci. Chaque couple conserverait son entière autonomie et pourrait à tout moment partir si une mésentente survenait. La présence des enfants était d'ailleurs la meilleure des garanties pour la cohésion familiale.

Wilfried dut rendre compte à sa femme des tractations qu'il menait avec Anouck. Satisfaite de la tournure que prenaient les événements, Claudine se montra sensible aux efforts que faisait son mari pour lui être agréable et l'en récompensa par des marques de tendresse. Wilfried avait conscience qu'il ne maîtrisait pas la situation, mais il comptait bien en profiter.

*
* *

Claudine attendait avec impatience l'arrivée de leurs amis sur le lieu de vacances, surtout d'Albin. Comme son mari faisait grise mine, elle lui fit remarquer que c'était lui qui les avait mis en porte-à-faux en la poussant au libertinage. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à assurer. Claudine vivait en réalité un conte de fées ; elle en voudrait à mort à Wilfried s'il le détruisait par jalousie. Elle estimait que c'était à lui de comprendre sa façon de voir les choses et d'admettre qu'elle était capable d'aimer deux hommes à la fois.

— Chéri, dit-elle, minaudant comme une chatte, on va sûrement aller se promener, après dîner, sur la digue avec eux. Arrange-toi pour prendre Anouck à part et t'occuper d'elle.

— Pour te laisser en tête à tête avec ton homme ? Je te vois venir.

— Arrête. Tu sais que je n'aime pas cette façon d'appeler Albin.

— C'est pourtant la vérité. Mais, ne t'inquiète pas, il n'y aura aucun problème. Pendant les vacances, j'ai envie de prendre du bon temps, moi aussi.

Claudine ne releva pas la flèche que venait de lui décocher son mari. Albin et Anouck arrivaient au même moment avec leurs enfants.

Plus tard, dans la soirée, sur la plage, les deux couples, se retrouvant entre eux, s'intervertirent. Des baisers pleins de fièvre furent échangés. Les femmes, en se pressant contre leur partenaire, sentaient le désir masculin à travers la toile tendue du pantalon. Claudine vit avec soulagement son mari s'éloigner avec Anouck, un bras passé autour des épaules de celle-ci. Tous deux furent bientôt absorbés par l'obscurité.

— Enfin seuls ! s'écria Claudine. Wilfried m'a promis de s'occuper un bon moment de ta femme.

— Tu lui as demandé ?

— On en a parlé... Wilfried n'a pas fait de difficulté. Albin embrassa longuement sa maîtresse.

— En rentrant, on pourrait échanger les chambres, dit Claudine. Je dormirai avec toi et on laissera Anouck et Wilfried ensemble.

— Je ne suis pas du tout sûr qu'elle accepte.

— Mais si, Wilfried saura la convaincre. J'ai envie de passer la nuit avec toi.

Albin l'attira à nouveau à lui. Claudine se serra encore plus fort contre son ventre pour mieux sentir la bosse que formait le membre en érection.

— J'ai envie de toi, murmura-t-il dans son cou.

— Moi aussi... J'ai envie... Je veux ta bite dans le cul, je l'aurai ! Et tu en redemanderas.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Les quatre amis étaient assis à la terrasse d'un café, détendus, souriants. Albin et sa femme échangèrent quelques mots à voix basse, puis Anouck proposa à Wilfried, qui ne se doutait de rien, de passer la nuit suivante avec elle.

Au retour, Claudine suivit dans la chambre son mari et Anouck. Elle remit à Wilfried une boîte de préservatifs et prit ce qu'elle appelait sa « boîte à malices », et leur souhaita à tous deux une bonne nuit.

— A vous aussi, répliqua Wilfried, pendant qu'Anouck s'enfonçait dans un mutisme boudeur.

— J'espère qu'elle sera bonne pour tout le monde, renchérit Claudine.

Elle alla rejoindre Albin. Commença alors un jeu de mains, de lèvres, de langues avides. Albin se retrouva nu. Accroupie à ses genoux, Claudine tenait la bite raide dans sa main. Elle ne la prit pas dans sa bouche, se contentant de lui donner des coups de langue.

— Voilà comme je l'aime. En érection. Tu vas me la mettre dans le cul. C'est pour ça que je suis ici ! Tu as vu les photos que Wilfried a prises de moi, le gros gode dans le cul ?

Claudine ouvrit la boîte qu'elle avait apportée, sortit le gode qu'elle appelait « Albin », mit le tube de lubrifiant dans la main de son amant, se retourna, tendit le derrière vers lui.

— Enduis-moi bien l'anus.

Avant d'obéir, il lui lécha le petit trou, ce qui la fit frémir de plaisir. Puis il prit une noisette de pommade et lui introduisit son doigt dans l'orifice anal.

Quand il eut bien graissé le fourreau, Claudine, à son tour, lui massa la queue avec le lubrifiant.

— On est prêts, dit-elle en se mettant à quatre pattes.

Elle s'empara du membre, le guida vers son anus, le pressa contre la corolle. Le gland entra sans effort. Albin, sentant qu'elle se détendait, continua à la pénétrer en douceur.

— Je sens que ça s'ouvre... Continue comme ça... c'est bon.

Son sphincter se refermait sur la hampe.

— Là... le plus gros est passé... Vas-y à fond, maintenant !

Albin l'avait prise par les hanches, il s'enfonça en laissant échapper un rugissement ; ses couilles s'écrasèrent contre les fesses qui se resserraient sur sa queue.

— Oh ! Tu me l'as mise tout entière ! Bouge, baise-moi le cul... Oui, comme ça !

La queue allait et venait en elle, la remplissait, la comblait. Claudine gémissait de plaisir ; Albin ahanait.

Il se retira légèrement pour s'enfoncer le plus loin possible dans le trou du cul.

— Je vais...

— Oui, mon amour, laisse-toi aller. Envoie-moi ton foutre, tout, je veux tout !

L'injonction ainsi formulée acheva de libérer Albin de ses dernières appréhensions. Son sperme jaillit dans le rectum brûlant. Les amants jouirent en même temps. Claudine se mordait les lèvres pour ne pas hurler. Elle s'écroula sur le ventre tandis qu'Albin se retirait d'elle.

Plus tard dans la nuit, ils se dirent encore combien c'était bon.

— Toi, tu es chaude, serrée, pas comme Anouck.

— Comment ça ?

— A certains moments, j'ai la sensation de me perdre en elle. Comme si j'étais dans le vide.

— Wilfried m'a dit à peu près la même chose. Mais lui, il a une petite queue fine, pas comme la tienne. Selon lui, ajouta-t-elle, Anouck est une cérébrale... J'ai sommeil maintenant, mais demain matin, je te ferai quelque chose que tu aimes particulièrement. Que ta femme te refuse. Je te suceraï à fond !

— Tu es diabolique.

*

* *

Le lendemain, Claudine et Albin partirent chercher du pain frais pour le petit déjeuner. La boulangerie se trouvait dans la galerie marchande. Au retour, ils trouvèrent leurs conjoints respectifs installés au soleil sur la terrasse. Assis l'un contre l'autre, ils se caressaient sous la table. Claudine était rassurée : si tout allait bien pour Wilfried et Anouck, rien ne l'empêcherait d'avoir Albin tout à elle.

Elle suivit son mari dans la cuisine quand ce dernier se leva pour faire le café.

— Tout a été selon tes désirs ? questionna-t-il.

— Oui, dit-elle en l'embrassant. Et pour toi ?

— Oui. Au lit, on s'est endormis presque tout de suite parce que...

— Elle ne voulait pas de toi ?

— Oh si ! Mais tu sais, hier soir, quand vous êtes partis, on a fait l'amour sur la plage.

— Sur la plage ? Mais vous auriez pu croiser des gens !

— Il faisait nuit. Je l'ai prise debout. Heureusement que j'avais un préservatif dans ma poche.

— Sale cochon, va ! lança Claudine en riant.

— Tu as voulu que je m'occupe d'Anouck. C'est ce que j'ai fait.

Et Wilfried ajouta :

— Quand je suis cochon avec toi, est-ce que ça te déplaît ?

Pour toute réponse, sa femme passa sa main dans sa braguette, lui prit la queue. Elle était chaude et raide, mais loin d'être aussi volumineuse que celle d'Albin. « Entre deux cochons, se dit Claudine, je sais celui que je préfère ! »

— Si tu continues à m'exciter, je ne pourrai pas me retenir !

— Nos amis nous attendent, je vais les rejoindre.

— J'apporte le café, dit Wilfried, résigné.

CHAPITRE XII

La suite des vacances

Il leur restait huit jours à passer ensemble. Claudine était métamorphosée par l'amour. Pour plaire à son amant, elle s'habillait sexy, souvent à la limite de la décence. Wilfried était de moins en moins jaloux : lui aussi tirait partie de la situation. Ça l'amusait de voir le regard des autres hommes braqué sur elle quand elle s'exhibait au bras d'Albin, et il était le premier à se rincer l'œil quand elle marchait devant lui, vêtue d'une jupe légère qui lui arrivait au ras de la touffe, se relevait au moindre souffle. Tout le monde pouvait voir que sa femme ne portait pas de culotte.

Au bal du village, le dimanche après-midi, Claudine fit une entrée remarquée. Elle portait une minirobe rouge, très décolletée. Un modèle qu'elle avait acheté dans un salon érotique. Elle avait chaussé pour l'occasion les plates-formes argentées qu'Albin lui avait offertes. Wilfried, en l'observant, se demanda si la femme qui dansait avec Albin, virevoltait avec frénésie, cul nu sous sa robe, était bien celle, pudique et timide, qu'il avait épousée des années auparavant. Jamais il ne l'avait vue ainsi. Claudine savait qu'elle

plaisait, qu'on la matait ; certains mâles guettaient l'instant où sa robe allait se soulever. L'un d'eux, un homme d'une quarantaine d'années, cherchait à capter son regard, ce qui énervait la petite boulotte qui dansait avec lui. Elle dévisageait Claudine avec une expression de colère. Celle-ci, que la situation excitait, se colla à Albin en ondulant du ventre sur le sien. La danse devenait obscène.

— Si on était au club, lui souffla-t-elle à l'oreille, sentant le membre contre son pubis, je le sortirais, le sucerais jusqu'à ce que ton sperme gicle...

Ne pouvant, sur la place du village, donner libre cours à son envie, elle demanda à Albin de lui caresser les fesses. Celui-ci hésita, puis glissa la main le long du dos de sa maîtresse comme pour lisser l'étoffe de la jupe. L'autre homme n'en pouvait plus. Des pensées salaces devaient le perturber : il perdit le rythme de la musique, marcha sur les pieds de son épouse. Celle-ci se rebiffa ; à chacune des remarques qu'elle faisait, le ton de sa voix montait d'un cran. Sans lui prêter attention, son mari continuait à fixer le cul de Claudine. S'écartant brusquement de lui, la femme indignée lui appliqua une gifle magistrale. Claudine pouffa dans le cou de son amant.

— Viens, dit-il tout bas, on rentre.

Au retour, elle raconta la mésaventure à son mari et à Anouck, qui ne s'étaient aperçus de rien. Elle ajouta qu'elle était prête à recommencer. Wilfried n'en doutait pas : il avait découvert que sa femme était exhibitionniste et aimait provoquer. Quand il lui dit qu'il aurait voulu être à la place d'Albin, Claudine le prit mal et l'accusa, une fois de plus, d'être jaloux. Cela jeta un froid, mais Albin servit l'apéritif ; la bonne humeur revint.

*
* *

Les deux couples cherchaient un endroit où dîner. Dans la rue, Claudine adressait la parole tantôt à Albin, tantôt à son mari qui marchait aux côtés d'Anouck, un bras passé autour de ses épaules. Très sexy dans sa nouvelle tenue, Claudine, une fois de plus, attirait le regard des hommes qui la croisaient. Wilfried en éprouvait une certaine fierté : il aimait que sa femme soit admirée.

— Chéri, lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, iras-tu à la plage avec les enfants demain ?

— Je ne sais pas, répondit-il. La météo a prévu un bon coup de tramontane...

Un couple de retraités passait à ce moment-là. La femme, interloquée les dévisagea. En se retournant discrètement, Wilfried s'aperçut que la vieille dame les suivait toujours du regard, manifestement étonnée de ce qu'elle venait d'entendre. Wilfried se rapprocha alors de son épouse.

— Tu devrais faire attention à ce que tu dis quand on est sur la voie publique, souffla-t-il dans son cou.

— Mais qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu t'adresses à moi en m'appelant « chéri » et tu te promènes amoureusement serrée contre Albin.

Les discussions portèrent alors sur le sujet qui avait été à l'origine de la rencontre des deux couples et de leur entente. Le monde libertin était plus tolérant que celui des « coincés ». Tous quatre constataient qu'ils se heurtaient à l'incompréhension des autres vis-à-vis de leur façon de vivre, mais comme le fit remarquer Wilfried, cela pouvait agir comme un excitant.

Les deux femmes, enlacées chacune au conjoint de l'autre, commentaient la carte d'un restaurant. A un moment, Claudine embrassa Albin sur la bouche et lui demanda si le menu lui convenait, tandis que Wilfried se rapprochait de sa femme pour l'interroger à propos d'une spécialité. Il lui déposa sur la nuque un baiser d'amoureux.

Claudine repoussa son mari.

— On est toujours sur la voie publique, il me semble. La bonne femme à sa fenêtre, là-bas, nous regarde d'un air scandalisé.

Ils entrèrent dans l'établissement. A la demande de Claudine, le maître d'hôtel les plaça à une table d'où ils pouvaient être observés par la femme à sa fenêtre. La cuisine raffinée, le vin excellent entretenaient une conversation animée, grivoise, qu'interrompaient les rires et les baisers.

*
* *

Ces divertissements n'étaient pas, tant s'en faut, les seules occupations des deux couples amis ; des ébats torrides les complétaient. Les époux avaient pris l'habitude de se séparer le soir pour retrouver le partenaire de l'autre. Wilfried, pour sa part, avait de plus en plus l'impression qu'Anouck se forçait et simulait son plaisir. Elle avait peu d'imagination et prenait rarement l'initiative quand ils se retrouvaient au lit.

Pour Claudine, c'était tout autre chose. Débarrassée de son mari et surtout de la femme d'Albin, elle donnait libre cours à ses fantasmes, et ses envies étaient insatiables. La nuit et le matin leur appartenaient. Elle se collait contre lui, leurs langues s'enroulaient, puis elle se

laissait glisser sur les genoux, prenait dans ses doigts le membre palpitant. Le sexe d'Albin la fascinait. Elle le palpait, le tripotait, de l'autre main tâtait les couilles velues ; ensuite, elle le léchait à grands coups, s'interrompant pour déposer des baisers sur le gland et le long de la hampe. Albin l'encourageait, la complimentait pour son savoir-faire. Mais Claudine n'était pas seulement désireuse de lui donner du plaisir, ça l'excitait de jouer avec la queue démesurément gonflée, sensible. Avant de sucer le gland, de le pincer entre ses lèvres, elle le frottait contre ses tétons, fermait les yeux pour mieux apprécier la sensation. Elle engloutissait ensuite la queue, et le choc du gland au fond de sa gorge lui donnait un léger haut-le-cœur. Puis elle faisait aller et venir ses lèvres sur toute la longueur du membre jusqu'à ce qu'elle amène son amant à la limite de la jouissance.

Un soir, prétextant que la bouteille d'eau était vide, elle quitta la chambre, se rendit à la cuisine. Elle revint peu après avec une bouteille, mais aussi avec une bombe de chantilly. Les yeux d'Albin s'ouvrirent tout grands.

— La chantilly est l'un de mes fantasmes... Tu es une adorable coquine !

— Je suis amoureuse de lui, dit-elle en effleurant le sexe dressé vers elle. Est-ce qu'Anouck te l'a déjà fait ?

— Ni elle ni aucune autre.

— Hier, Wilfried m'a touché un mot à propos de ta femme. Il la trouve... trop froide.

Albin baissa les yeux comme s'il se sentait coupable. Il attira Claudine sur le lit.

— Viens me montrer tes talents.

Heureuse d'être désirée, Claudine palpa la bite, la fit durcir dans sa main, la décalotta, joua de la langue sur le méat. Elle huma l'odeur musquée du gland violacé, le prit dans sa bouche. Elle tâtonna à la recherche

de la bombe de chantilly qu'elle avait posée sur le lit. Elle la secoua en simulant une masturbation avant d'en déposer sur le gland une noix qu'elle goba. Elle en déposa ainsi plusieurs, qu'elle léchait l'une après l'autre en mordillant le gland au passage. Elle mit ensuite de la crème neigeuse sur toute la longueur, puis goba le sexe qui avait atteint une taille impressionnante. Albin gémissait de plaisir.

— Remets-en encore !

Il lui demanda de lui passer la bombe, puis de se placer au-dessus de lui, en 69.

— Toi, tu as des idées cochonnes ! dit Claudine en s'exécutant.

Elle prit la tête d'Albin entre ses cuisses, lui enduisit la chatte de chantilly. Les amants se léchèrent mutuellement, et quand ils se furent bien nettoyé le sexe, ils se firent face. Le nez, les commissures des lèvres étant couverts de crème ; ils se léchèrent le visage.

Profitant qu'Albin était couché sur le dos, Claudine s'empala sur lui. Elle faisait coulisser son bassin, de haut en bas, d'avant en arrière. La queue, en heurtant la matrice, décuplait son plaisir. Quand elle sentit son amant prêt à éjaculer, Claudine se dégagea d'un coup de reins, se remit en position de 69. De la mouille sortait de son orifice béant au-dessus de la bouche d'Albin.

— J'ai envie de goûter une autre sorte de chantilly, fit-elle en avalant la queue d'où perlait une grosse goutte de sperme.

Sa bouche gourmande allait et venait. Le sperme jaillit d'un coup dans sa bouche. La surprise la fit reculer, entrouvrir la bouche, mais elle se ressaisit, aspira le jus sans en laisser perdre une goutte.

Albin débanda très vite après avoir éjaculé. Inassouvie, Claudine tendit la main vers la table de nuit.

— Gode-moi ! dit-elle en lui tendant le gros vibro.

Le ton était suppliant. L'amant s'empara d'« Albin », l'enfonça sans peine dans le fourreau lubrifié. Claudine poussa un gémissement de plaisir. Elle haletait au rythme que la main d'Albin imprimait à l'engin, lequel coulissait de plus en plus vite. Claudine se souleva, les muscles bandés ; son corps se mit à tressauter. Elle jouit longuement, sans chercher à retenir ses cris, puis elle se détendit, s'affaissa, exténuée. Tous deux s'endormirent dos à dos, fesses collées.

CHAPITRE XIII

Trio raté pour Claudine

Le lendemain dans l'après-midi, profitant qu'ils étaient seuls – Albin et Anouck étaient sortis faire des achats – Claudine raconta à son mari ce qu'elle avait vécu la nuit précédente, mais il ne la laissa pas finir.

— Eh bien, je vois que tu as pris ton pied. Tu as de la chance.

— Comment ça ? Avec Anouck, tu n'as pas...

— J'ai baisé Anouck, si tu veux savoir. Toi, tu fais l'amour avec ton amant. Moi, je baise une femme qui se laisse faire.

— Tu n'as pas pris de plaisir ?

— Pas hier, je n'ai même pas pu éjaculer. J'ai fait semblant de jouir, je ne sais pas si elle s'en est rendu compte. J'en arrive à me demander si elle ressent quelque chose.

Claudine était préoccupée par l'aveu que venait de lui faire son mari, dont la jalousie était perceptible. Dans quel sens les choses allaient-elles évoluer ? Elle tenait à son mari et était amoureuse d'Albin. Elle ne voulait perdre ni l'un ni l'autre.

Ils partirent tous quatre en excursion. Au cours de l'après-midi, Anouck décréta que son mari, cette nuit-

là, dormirait avec elle. Ce fut au tour de Claudine d'être jalouse. Albin et Anouck pouvaient se retrouver dans la journée comme ils le désiraient, et ils ne s'en privaient pas. Alors pourquoi ne pas continuer jusqu'au bout l'échange ? La déception que Claudine éprouva n'échappa pas à la perspicacité de Wilfried, même si elle s'efforçait de ne pas le montrer.

Claudine, voulant gagner du temps et rester encore avec son amant, convainquit son mari de revenir avec Anouck par la route, tandis qu'elle prendrait le raccourci avec Albin. Le chemin, qui traversait un petit bois, était étroit, non éclairé, aussi Wilfried n'eut-il aucun mal à dissuader Anouck de le suivre : elle avait peur de l'obscurité, et elle avait mal aux pieds, étant peu habituée à faire de la marche.

En arrivant, ils trouvèrent Albin et Claudine adossés au muret du jardin. La femme était assise à califourchon sur son amant, la jupe relevée et les fesses nues. Une fois de plus, Wilfried admira en connaisseur le cul de sa femme.

Le dîner fut morne, la conversation languissait.

— Je vais me coucher. Tu viens, Albin ? dit Anouck en se levant de table.

Wilfried se leva à son tour, alla se laver les dents. Il imagina Anouck calmement allongée dans son lit en attendant son mari.

La porte de la maison se ferma. Wilfried pensa à sa femme. Cette nuit, elle serait tout à lui, il la posséderait. Sa queue durcit. Qu'attendait-elle pour venir le rejoindre ? Mais les deux amants étaient toujours ensemble ; il entendait Albin haleter comme un bœuf, Claudine gémir. Il y eut le bruit d'une claque sur la fesse, des mots obscènes furent prononcés.

Quelques minutes plus tard, Claudine entra dans la chambre. Tout de suite, il remarqua son air triste. C'était

la première fois, depuis qu'ils étaient en vacances, qu'elle avait perdu sa gaîté. Elle s'assombrit encore davantage quand leur parvint le bruit des ébats d'Albin et de son épouse. Sans un mot, les larmes aux yeux, Claudine accourut se blottir dans les bras de son mari.

— Je crois comprendre ce que tu ressens. Sois tranquille, je ne chercherai pas à t'embêter, dit-il, résigné mais déçu.

— Tu entends ? Elle jouit, la salope ! sanglota-t-elle.

Wilfried tenta en vain de la raisonner. Claudine était inconsolable. « Elle n'est plus dans le libertinage, constata-t-il pour lui-même, impuissant. D'ailleurs, l'a-t-elle jamais été ? Elle me reproche ma jalousie, comme si elle-même en était exempte. Ce ne sont pas des larmes de jalousie qu'elle verse en ce moment, peut-être ? »

Si Anouck avait eu un vrai orgasme avec son mari, il était impossible de l'affirmer, mais ce dont Wilfried était persuadé, c'est qu'elle voulait faire souffrir Claudine. Par pure jalousie.

Le lendemain, décidée à signifier à sa « rivale » qu'Albin lui appartiendrait pour le reste du séjour, Claudine se colla ostensiblement à son amant.

— Ce soir, souffla-t-elle à l'oreille de ce dernier, je te baiserai, je te ferai éjaculer juste avant de rejoindre ta femme, afin qu'elle n'obtienne rien de toi. Je t'interdis de jouir en elle !

*

* *

Deux jours avant leur départ, Anouck proposa de baiser à trois. Ses traits s'étaient radoucis depuis que son mari dormait à nouveau à ses côtés. C'était elle, à

présent, plus que Claudine, qui était attirée par le libertinage, et elle désirait que les deux hommes lui fassent découvrir ce plaisir. Claudine, consultée, accepta à condition de faire, à son tour, l'expérience du trio. Pour laisser le champ libre, elle emmena les enfants visiter un château féodal, dans les environs. La visite lui parut interminable ; elle pestait intérieurement contre Albin qui ne lui avait rien proposé, contre son mari qui profitait de la situation, et contre Anouck qui avait pris l'initiative et assouvissait son fantasme. Elle imaginait la queue d'Albin bourrant le cul d'Anouck ; cette idée lui était insupportable. Elle en voulait à cette salope qui allait jouir sous les assauts de deux mâles. Si ça n'avait tenu qu'à elle, la visite du château serait déjà terminée, elle serait rentrée, aurait interrompu la partouze. Ou plutôt, il n'y aurait eu ni château ni partouze ! Plus elle se sentait frustrée, plus son esprit se remplissait d'images salaces. Elle s'imaginait prise en levrette au bord de l'eau, la queue d'Albin fichée au plus profond d'elle. Le coït était brutal, le gland heurtait le fond de sa cavité. Elle avait l'impression de sentir sur sa nuque le souffle chaud de son amant, pendant que le clapotis des vagues qui venaient mourir à ses pieds s'ajoutait à celui de sa chatte inondée.

Le lendemain, quand les enfants quittèrent la table pour aller jouer dans le jardin, Claudine réclama son dû. Tous étaient d'accord, mais il fallait occuper les enfants. Claudine fit part à Anouck de son idée :

— Tu pourrais les emmener au port et leur offrir une glace.

Wilfried secoua la tête. La distance était courte, ils ne disposeraient que de trop peu de temps. Mieux valait remettre à plus tard leur projet de trio.

— Comment ça, à plus tard ? s'écria sa femme.

— Hier, c'est à peine si on a eu le temps de se rhabiller quand tu es rentrée avec les enfants.

— Faux prétexte, s'écria-t-elle. Le problème est ailleurs.

— S'ils nous surprennent à trois, tout nus, tu penses que ce n'est pas un problème ? Je ne veux pas prendre le risque de tout gâcher...

— Dis plutôt que tu ne veux pas d'un trio avec moi, lança-t-elle avec des larmes dans la voix, comme un enfant que l'on prive de son jouet.

— Mais si, j'en ai envie autant que toi, mais pas dans n'importe quelles conditions. Je ne pourrai pas...

— C'est ça ; toi, tu as eu ton trio et maintenant, tu veux laisser tomber. Tu me privas de ce plaisir !

Claudine éclata en sanglots, quitta la table. Wilfried était gêné, ses amis, atterrés, ne l'avaient jamais vue montrer une telle violence.

Wilfried fit un geste vague en direction d'Albin et d'Anouck, comme pour leur demander d'excuser sa femme ; il alla rejoindre celle-ci dans la chambre où elle s'était réfugiée.

— Salaud ! lui lança-t-elle en guise d'accueil.

— De quoi m'accuses-tu ? demanda-t-il, irrité.

— De me refuser le plaisir que tu as pris hier.

— Tu es de mauvaise foi. J'ai dit que c'était seulement partie remise. Le plaisir peut être plus intense quand il se fait attendre...

Mais Claudine secouait la tête. Elle se boucha les oreilles pour ne rien entendre.

— Tu veux te venger et me séparer de lui, voilà ce que tu cherches ! Laisse-moi.

Wilfried n'insista pas. Claudine était réellement fâchée contre lui. Si elle faisait un jour un trio, ce serait avec Albin et avec un homme que celui-ci lui présen-

terait, mais avec lui, Wilfried, c'était désormais exclu. Au départ, il n'était pas très chaud pour passer des vacances à quatre. Ce dernier incident semblait lui donner raison. Sous son apparente gentillesse, son caractère d'homme facile à vivre, Albin cachait bien son jeu. Claudine ne lui avait pas dissimulé ses sentiments, et il usait d'elle comme d'un jouet sexuel. Wilfried avait bien essayé de la mettre en garde, de lui ouvrir les yeux, mais elle avait refusé de le croire, l'avait accusé d'être jaloux.

Wilfried soupira. De toute façon, ils rentraient chez eux le lendemain.

CHAPITRE XIV

Libertine par jalousie

Le retour de vacances avait été une épreuve. Depuis que Wilfried avait refusé à sa femme de faire un trio, celle-ci s'était éloignée de lui. Elle lui marquait du mépris. Son mari ne la voyait plus sourire ni être aimable, sauf quand elle chattait avec Albin, ce qui ravivait sa jalousie. Elle ne lui adressait presque plus la parole, mais n'en finissait pas, le soir, de converser avec son amant.

Avec le temps, néanmoins, les difficultés s'aplanirent. Ils reçurent leurs amis, qui les invitèrent à leur tour. Claudine se mettait alors en beauté, et quand les adultes étaient entre eux, elle en profitait pour se rapprocher d'Albin ; elle faisait l'amour avec lui en présence d'Anouck et de Wilfried. Elle ne se lassait pas de le caresser, de l'embrasser, de palper sa queue.

Elle était consciente que l'envie qu'elle avait de lui agissait comme une drogue. Elle avoua à son mari que s'ils habitaient plus près de leurs amis, elle serait constamment tentée de le rejoindre. Wilfried en conclut que sa femme était prête à le quitter. La distance qui la séparait de son amant ne faisait qu'aviver son désir obsessionnel.

Wilfried visita le site internet où il mettait les photos de sa femme. D'habitude, contrairement à Claudine, il n'ouvrait pas les autres rubriques, mais peut-être parce que Anouck et lui, exceptionnellement, ne chattaient pas ce soir-là, il se mit à surfer sur le site. Dans la rubrique « dernière minute », il tomba sur une annonce placée par leurs amis : ceux-ci cherchaient un couple pour « libertiner » le week-end suivant. Wilfried s'en étonna. Il était persuadé qu'aucun d'eux n'était en quête d'aventures nouvelles. Perplexe, il décida d'en parler à sa femme.

— Dis-moi, n'as-tu pas remarqué un changement chez Albin, dans sa façon de se comporter avec toi ?

— Que veux-tu dire ?

— Sur le site coquin, j'ai vu qu'Albin et Anouck cherchaient un nouveau couple. Tu es au courant ?

— Non, pas du tout ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Demain soir, je vais régler cela avec lui au chatt.

— Excuse-moi, je ne voulais pas mettre la brouille dans votre couple, mentit Wilfried qui jubilait intérieurement.

— De toute façon, je l'aurais su en lisant l'annonce.

A voir son visage décomposé, on aurait dit que le monde, autour d'elle, s'était effondré. Albin lui avait promis de ne plus chercher d'aventures libertines : il avait trouvé la perle avec elle. Elle n'arrivait pas à croire qu'il l'avait trahie ! Wilfried devait triompher ! Ne l'avait-il pas mise en garde, ne lui avait-il pas dit qu'Albin profitait d'elle, de sa crédulité, pour se mettre en valeur ?

— As-tu reçu des réponses à ton message ?

C'est par ces mots que Claudine commença son chatt avec Albin, le lendemain soir. Il fit la grimace.

— C'est Anouck qui a eu l'idée... J'ai accepté pour rassurer Wilfried, pour qu'il ne soit plus jaloux...

— Lâche, hypocrite !

Claudine ferma la messagerie, sortit en larmes du bureau. Son mari était affligé de la voir dans cet état, mais il espérait qu'elle aurait enfin compris. Il lui tendit les bras, elle s'y jeta. A cet instant, Wilfried se mit à la désirer avec violence, mais il se contenta de lui caresser les cheveux. Sa femme le regarda, pitoyable, esquissa un sourire.

— Merci. Tu sais que... je tiens à toi... malgré les apparences.

Était-elle sincère ? Ou bien disait-elle cela dans un moment de désespoir ? Wilfried préféra ne pas répondre.

Quant à Claudine, elle aimait deux hommes à la fois, entendait les garder tous les deux. Elle décida de se venger d'Albin. Pour cela, elle utiliserait son mari. C'était tellement facile ! Il ne pouvait rien lui refuser.

*

* *

— Si on allait au club, vendredi ? suggéra Claudine.

Le vendredi soir, Claudine vint chercher son mari au travail. Elle voulait arriver tôt au club pour profiter de la soirée. Quand elle entra dans les locaux, elle attira tous les regards sur sa tenue sexy, se fit même siffler. Ces réactions masculines l'excitaient. C'était un bon présage, annonciateur d'une soirée chaude.

L'arrivée de Claudine au club fut d'autant plus remarquée qu'il y avait beaucoup d'hommes seuls groupés à l'entrée. Elle alla se changer pendant que son mari commandait les boissons au bar. Les gens se pressaient sur la piste de danse. Claudine fut aussitôt accaparée. Wilfried la regardait danser. Elle avait le sens du rythme, une façon si sensuelle de se mouvoir

qu'elle attirait les hommes. Ils la caressaient au passage, se frottaient à elle, l'embrassaient. Souriante, elle se laissa faire jusqu'au moment où, parmi eux, un jeune homme retint son attention. Elle s'aperçut alors que son mari l'attendait, les verres à la main.

Elle dit au jeune homme en question quelques mots à l'oreille, puis alla rejoindre Wilfried.

— Ça t'ennuie si je monte seule avec lui ?

— Mais non, si ça te fait plaisir.

Wilfried était trop heureux qu'elle délaisse Albin. Il prit son mal en patience ; il dansa, puis retourna au bar. Là, il s'enfonça dans une sorte de rêverie où les sons lui parvenaient amortis comme sous un paysage de neige.

Quand il revint à lui, sa femme ne s'étant toujours pas manifestée, il décida de monter vers les alcôves pour voir ce qui s'y passait. Il en fit deux fois le tour avant de reconnaître, aux gémissements qu'elle laissait échapper, la voix de sa femme. Par une petite fenêtre, il regarda à l'intérieur de l'alcôve fermée. Claudine était couchée sur le dos, les jambes posées sur les épaules de son partenaire. L'homme la pénétrait ; elle criait de plaisir chaque fois qu'il s'enfonçait en elle.

— Qu'est-ce qu'elle est chaude ! dit un inconnu venu se poster près de Wilfried. C'est une jouisseuse. Je prendrais bien la place du mec.

Wilfried savourait une certaine vengeance. La voir se faire sauter par un jeune homme inconnu l'excitait, alors qu'il avait été constamment jaloux d'Albin.

Claudine s'était dégagée, elle suçait maintenant le membre qui venait de la pénétrer. Il eut envie qu'elle lui en fasse autant, et ce désir était si fort que c'était presque douloureux. L'homme proféra une plainte, puis un jet de sperme fusa de son gland. Claudine l'attira alors sur elle pour que la bite s'enfonce dans sa

bouche jusqu'à la racine. Elle la garda ainsi un moment avant de la libérer, de se recoucher sur le dos en invitant l'homme à lui lécher la chatte. Elle avait repris la queue entre ses doigts, la manipulait pour lui redonner vigueur.

Wilfried n'attendit pas qu'elle sorte. La queue en érection, il retourna au bar où il savait qu'elle le retrouverait.

Claudine arriva peu après. Elle était rayonnante.

— Alors ? demanda-t-il.

— C'était bon, très bon même ! Sa queue est longue, fine, et surtout, il sait s'en servir ! Il m'a prise par les trois trous !

— Je suis allé te voir, tout à l'heure. J'ai entendu des compliments sur toi.

Claudine baissa les yeux, caressa le sexe de son mari par-dessus le boxer, puis introduisant la main, sortit la bite bien dure.

— Elle me plaît quand elle est comme ça !

Et descendant du haut tabouret, elle se mit à le sucer, sous le regard d'hommes et de femmes installés au bar.

Elle se releva assez vite, embrassa son mari sur la bouche.

— Je retourne danser.

— Vas-y, amuse-toi. Je finis mon verre et je te rejoins.

*

* *

Wilfried cherchait sa femme sur la piste de danse. Il la découvrit prise entre deux hommes ; cela lui plaisait. Ils se collaient à elle, palpaient ses seins, ses fesses. L'homme qui était dans son dos glissa la main entre ses cuisses, commença à la masturber. Les yeux de Clau-

dine se fermèrent, sa bouche s'ouvrit toute grande. La femme se laissa aller en arrière ; elle attira son autre partenaire vers son visage, l'embrassa à pleine bouche. L'homme lui sortit un sein du corsage, le pelota. Elle se cabra, ondulant sur les doigts qui continuaient à la branler. A court de souffle, elle abandonna la langue gourmande qui mêlait sa salive à la sienne, se mit à haleter. Wilfried, tout en dansant de façon distraite, suivait d'un regard avide les changements de physionomie de sa femme ; il sut ainsi qu'elle était en train de jouir, ce qui fit s'ériger sa bite. Il s'approcha du trio ; Claudine, comme si elle avait reconnu sa présence, ouvrit les yeux, lui tendit la main. Il se pencha, leurs lèvres s'unirent en un long baiser. Il s'empara du sein, fit rouler le téton au creux de sa paume.

— On monte, tous les trois ? proposa-t-elle.

— Tous les trois ?

— Tu ne veux pas ? demanda-t-elle, malicieuse.

Elle lui palpa la queue, se mit à rire :

— Tu vois bien qu'elle dit oui !

Claudine entraîna ses trois partenaires vers les alcôves, fière d'être ainsi entourée et adulée. Eclipsant les autres femmes par tous les atouts de sa féminité, elle était, sans contredit, la reine de la soirée.

L'heure était avancée ; toutes les alcôves fermées étaient occupées. Claudine refusait absolument d'entrer dans une alcôve ouverte où n'importe qui pouvait s'inviter. Bientôt, heureusement, une alcôve vitrée se libéra. Ils s'y précipitèrent tous les quatre.

— Il n'y a pas de verrou à la porte ! fit remarquer Claudine à son mari.

— Ce n'est pas grave, je veillerai à ce que personne ne nous dérange.

— Tu es merveilleux, je t'adore !

Elle voulut embrasser son mari, mais accaparée par les deux autres, dut y renoncer. Elle se retrouva bientôt nue. Ses deux partenaires, à tour de rôle, lui présentèrent leur sexe ; elle le léchait, le suçait, l'absorbait. Le plaisir qu'elle y prenait la transfigurait. A un moment, elle tourna son regard vers son mari, et lui fit, de la main, un geste non équivoque. Il ouvrit sa braguette, lui montra sa queue. De là où il montait la garde, il voyait distinctement la bouche de Claudine aller et venir sur le sexe de l'un de ses partenaires, et sa main agiter la bite de l'autre ; des doigts d'homme s'activaient dans la chatte humide. Wilfried se masturbait en regardant.

Claudine lâcha les deux sexes d'homme, écarta les fesses pour se faire lécher. On lui plaça un coussin épais sous les reins avant de lui faire une feuille de rose ; un frisson de plaisir la parcourut des pieds à la tête.

Oubliant que la porte de l'alcôve n'était pas fermée au verrou, elle fit signe à son mari de venir plus près. Il pouvait à présent la toucher ; elle lui prit la queue pour le branler. Jamais Wilfried ne l'avait vue aussi belle : elle resplendissait de bonheur.

A cet instant, un groupe d'hommes qui suivaient la scène derrière la vitre firent intrusion dans l'alcôve. Très excités, ils entendaient avoir leur part de jouissance. Le mari les repoussa poliment, mais avec fermeté ; ils n'insistèrent pas.

Parmi eux, cependant, se trouvait le jeune homme que Claudine avait précédemment fait monter avec elle. Elle le reconnut ; il eut le droit de rester. Une fois la porte bloquée, Wilfried voulut rejoindre son épouse, mais les trois hommes occupaient toute la place. Il ne pouvait plus que la regarder à distance. La frustration qu'il en éprouva disparut peu à peu sous l'effet de l'ex-

citation causée par le spectacle, qui réveillait son fantasme de voyeur. Claudine, qui se faisait pénétrer par tous ses trous, avait orgasme sur orgasme ; ses partenaires se soulageaient en elle. Vaincue par la fatigue et la jouissance, elle leur demanda à tous trois de la laisser, et dès qu'elle fut seule avec son mari, elle l'embrassa avec effusion.

— Ne dis rien de ce qui s'est passé à Albin, ni à Anouck.

Wilfried était déçu. En retournant au club, sa femme avait voulu s'étourdir. Elle voulait se venger d'Albin qui l'avait blessée. L'amour que Wilfried éprouvait pour elle le rendait lâche. Elle pouvait compter sur son mari, elle le savait et faisait de lui son complice.

CHAPITRE XV

Première soirée gâchée

Les chats continuaient comme par le passé entre Albin et Claudine, qui s'y mettaient en début de soirée ; Wilfried et Anouck prenaient la suite. Ils s'étaient mis d'accord sur une durée équitable pour les deux couples échangistes.

En entendant son mari taper nerveusement sur le clavier de l'ordinateur, Claudine se doutait que les choses n'allaient pas toujours très bien entre Wilfried et la femme d'Albin. Elle n'osait aborder la question, mais elle incitait son mari à envoyer des SMS à Anouck et lui rappelait que c'était à son tour de chatter quand ça lui arrivait d'oublier. Claudine effaçait systématiquement les messages qu'elle envoyait à son amant et ceux qu'elle recevait de lui, et quand elle avait fini de chatter avec Albin, elle retombait souvent dans une indifférence morne. Rien de tout cela n'échappait à Wilfried, qui en éprouvait de l'humeur. Qu'importe, se disait Claudine, s'il se sentait rejeté ! Il n'avait qu'à faire l'effort d'admettre qu'elle était capable d'aimer deux hommes à la fois.

Cependant, même s'ils continuaient à badiner avec l'amour via l'ordinateur, leurs rapports s'étaient

quelque peu altérés. Claudine devenait de plus en plus jalouse. Elle accusait son amant de lui faire des cachotteries et lui rappelait la promesse qu'il lui avait faite, au début, à savoir qu'il n'aurait dorénavant plus d'autre maîtresse. Par esprit de vengeance, elle continuait à aller au club avec son mari et ne se gênait pas pour rencontrer d'autres hommes ou d'autres couples.

Elle en voulait à Albin de repousser ou d'annuler leurs rendez-vous sous divers prétextes. Elle finit pourtant par obtenir qu'Albin les rejoigne, Wilfried et elle, dans un club libertin pas trop loin de chez lui.

*

* *

Claudine ne quitta pas son amant de la soirée. Elle dansait serrée contre lui comme si elle avait peur de le perdre. Une musique qu'elle affectionnait particulièrement l'entraîna à la barre où elle commença une danse langoureuse, les yeux dans ceux d'Albin. Elle lui dédiait cette danse ! Elle faisait glisser son sexe sur la barre métallique, les jambes écartées, le corps penché en arrière. Puis elle se mit à danser au bord de l'estrade, tenant la barre d'une main tandis que de l'autre, elle écartait son body, découvrant à Albin sa chatte glabre, s'offrant aux doigts et à la langue...

A la fin de la danse, Claudine descendit de l'estrade, baissa le string de son amant, s'emparant du membre, le suçait avidement devant les clients du club. Elle lui avait joué le grand jeu, et pourtant, Albin ne bandait presque pas. Humiliée, déçue, Claudine l'entraîna vers une alcôve, bien décidée à réveiller son désir, mais en dépit de ses câlins, de l'habileté de ses fellations, elle ne parvint pas à ses fins. Vexée, elle alla se réfugier au

fond de l'alcôve, fixa son partenaire avec des larmes dans les yeux.

— Tu es tout mou ! Je ne t'excite plus ?

— Il ne s'agit pas de ça. Est-ce que je t'aurais autant caressée, léchée, palpée sur la piste de danse si tu ne m'attirais plus ?

— Alors, explique-moi ça, dit-elle en pointant du doigt la verge molle.

— C'est... Anouck, répondit-il enfin, visiblement gêné.

— Quoi, Anouck ? Elle n'est pas là, elle discute avec Wilfried, comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire, ces idiots.

— Quand j'ai pris ma douche, avant de partir, elle est venue dans la salle de bains ; elle m'a caressé pour que je lui fasse l'amour.

— Tu ne pouvais pas lui dire non ?

— C'est ma femme, Claudine.

— Tu vas bientôt me dire qu'elle t'a violé ! A moi, tu sais dire non ; à elle, tu ne refuses rien ! Maintenant, tu ne peux même plus bander ! C'est ce qu'elle voulait, n'est-ce pas ?

Excédée, Claudine sortit de l'alcôve, rejoignit le bar. Elle commanda un alcool fort et du coin de l'œil, observa son mari en conversation avec cette garce d'Anouck. Celle-ci lui adressa un grand sourire. Claudine avala son verre d'un trait, puis alla se tremousser sur la piste, se faire frôler, palper les seins, les fesses pour faire passer sa rancœur. Cette soirée, dont elle s'était fait une joie, était à marquer d'une pierre noire.

Albin descendait à ce moment, mais il l'évita, alla rejoindre sa femme et Wilfried. Ce dernier, bien qu'étonné d'une telle attitude, ne fit aucun commen-

taire. La soirée fut abrégée à la demande de Claudine et au grand soulagement d'Albin.

Le lendemain, ils se rendirent tous quatre dans une ancienne carrière ; la promenade se transforma rapidement en séance de photo. Au grand dam de son mari, et contrairement à Claudine, Anouck ne s'exhibait pas facilement. Claudine, qui n'avait pas décoléré depuis la veille, s'en prit à Albin, lui reprochant de pousser sa femme à poser nue devant l'appareil.

Quand Wilfried et son épouse reprirent la voiture pour rentrer chez eux, Claudine se mit à pleurer.

— Qu'est-ce qui s'est passé encore entre vous ? demanda Wilfried qui ne s'était jamais accoutumé à voir pleurer sa femme.

— Hier soir, il n'a pas pu me faire l'amour. Cette salope d'Anouck l'a baisé avant qu'ils se mettent en route pour le club ! Après, il n'arrivait plus à bander.

— Situation gênante !

— Tu te moques ou quoi ? Tu ne comprends pas que je souffre ? Albin dit que c'est normal quand on est membré comme lui ! ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Dois-je comprendre que dans ce cas, c'est un avantage d'avoir une petite bite ?

Claudine haussa les épaules. Le reste de la route se fit en silence. Elle se calma en se disant que c'était une période néfaste, qu'il y aurait des jours meilleurs.

*

* *

Claudine, après cet épisode, avait souvent des crises de larmes ; elle ne s'alimentait presque plus. Les repas étaient tristes, Wilfried se sentait délaissé, son humeur s'en ressentait ; il était souvent morose, devenait irri-

table quand Claudine se mettait à parler de son amant ou à chatter avec lui. Elle n'avait plus de plaisir à vivre avec son mari, mais elle s'accrochait à l'espoir qu'un jour, il la comprendrait, accepterait qu'elle ait une double vie, même si ce n'était pas une situation facile.

CHAPITRE XVI

Deuxième soirée gâchée

De son côté, Wilfried continuait à rechercher d'autres couples, non seulement pour lui, mais aussi dans l'espoir que sa femme trouve un homme à son goût et qu'elle délaisse Albin. Il y avait bien David et Daphné, Wilfried chattait régulièrement avec l'homme, mais il le prenait pour un solitaire en quête d'aventures, Daphné n'apparaissant que rarement à l'écran et jamais à visage découvert. Claudine, elle, ne s'était jamais montrée à eux. Wilfried sentait qu'il allait perdre le contact lorsque sa femme vint lui demander d'enregistrer un numéro sur son téléphone mobile. Quand elle passa dans le champ de la caméra, David l'identifia et très vite, la conversation se fit à trois, puis à quatre.

Claudine qui n'avait pas abandonné son idée de vengeance décida d'utiliser David comme dérivatif ; si, par la même occasion, Wilfried trouvait chaussure à son pied, il la surveillerait moins et cesserait peut-être de l'importuner par ses accès de jalousie.

Elle laissa David et son mari en tête à tête. Une rencontre fut convenue. David tenait à ce qu'elle ait lieu dans un club : ainsi, précisa-t-il, s'il n'y avait pas de

feeling entre eux, aucun des deux couples ne perdrait sa soirée. C'était direct, mais sensé. Wilfried proposa le club auquel sa femme donnait la préférence.

Le rendez-vous eut lieu un vendredi soir, jour d'affluence. Les deux couples se rendirent au bar prendre un verre. Ils avaient à peu près le même âge et découvrirent qu'ils avaient des affinités. Les femmes, en particulier, sympathisaient. Elles quittèrent les hauts tabourets du bar pour aller danser. Wilfried et David observèrent de loin leurs attitudes, les mouvements lascifs de leur corps, puis vinrent les rejoindre sur la piste. Claudine appréciait David qui savait la charmer ; elle lui rendait ses caresses avec un plaisir manifeste. Wilfried et Daphné avaient l'air, eux aussi, de bien s'entendre. Il ne la trouvait pas vraiment belle, mais elle avait un genre qui l'attirait.

A un moment, les deux femmes échangèrent un regard et un sourire et laissèrent leurs maris en plan. Les deux hommes se regardèrent, incrédules, et firent un repli stratégique vers le bar. Au bout d'un certain temps, Claudine et Daphné revinrent en se tenant par le bras. Elles étaient hilares.

— Le pauvre, il ne va pas s'en remettre !

— On l'a bien allumé, répliqua Claudine, riant toujours.

— On est quand même de belles salopes !

— Racontez-nous ce que vous avez fait, dit alors David.

— Un petit jeune nous a tourné autour, alors on s'est occupées de lui, commença Daphné.

— Il était très excité, il nous a proposé de monter, et au moment d'entrer dans l'alcôve, on lui a faussé compagnie !

— Et nous, mesdames, si nous vous demandons de monter avec vous, interrogea David, que ferez-vous ?

— On ne dira pas non, répondit sa femme avec une petite moue.

David sodomisa sa nouvelle partenaire et obtint d'elle ce que sa femme lui avait toujours refusé : éjaculer dans sa bouche. Comblé, il lui avait susurré à l'oreille des mots d'amour entrecoupés d'obscénités.

Wilfried observa longuement la chatte de Daphné ; il la humait, la léchait, la mordillait, et comme il avait emporté un petit appareil photo, il lui demanda la permission de la photographier, les cuisses écartées, le sexe béant, baveux, ce qu'elle lui accorda à condition qu'il garde la photo pour lui.

— Je n'ai pas l'intention de la diffuser, dit-il, mais de me la réserver.

*

* *

Claudine s'aperçut qu'Albin connaissait David et Daphné par le biais des chats. Cependant, il ne les avait jamais rencontrés. Elle n'avait pas voulu lui cacher qu'ils s'étaient retrouvés au club, et son amant, qui était curieux, la poussait à se dévoiler, à lui donner tous les détails. Réalisant qu'elle avait réussi à rendre Albin jaloux, Claudine en éprouva une certaine satisfaction. C'était sa revanche.

Elle chattait à présent de temps à autre avec David et Daphné sans que leurs échanges aillent au-delà du simple libertinage. David était loin de lui déplaire ; il souhaitait la revoir et c'était réciproque. Ils décidèrent d'une nouvelle rencontre au club et fixèrent une date.

David était fou de joie à l'idée de revoir Claudine ; il le lui dit, et lui demanda si elle lui ferait les mêmes choses que la fois précédente.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je ne prévois rien, j'agis selon mes envies du moment.

Claudine était consciente qu'elle pouvait disposer des hommes ; de cet atout elle tirait une plus grande jouissance.

David, sans chercher à mal, fit part à Albin de la rencontre projetée avec leurs amis communs. Quand Albin interrogea sa maîtresse à ce sujet, elle sut que David avait craché le morceau ; cela lui donna l'occasion de dire à son amant ce qu'elle pensait de ses infidélités et de lui laisser entendre qu'il ne serait peut-être plus le seul à jouer à ce jeu.

Au club, les deux couples alternaient danses et discussions. Les femmes jouaient à exciter les hommes qui leur plaisaient. Claudine prenait de plus en plus goût à la barre. Devenue bi, elle retrouvait souvent les mêmes amies. David la félicitait pour ses shows.

A un moment, Claudine vit son mari se figer. Suivant la direction de son regard, elle en comprit le motif ; son cœur se mit à battre plus fort : Albin était là. Il vint se poster derrière elle, l'embrassa dans le cou, lui pelota les seins. Wilfried était blême.

— Tu savais qu'il venait ce soir ? souffla-t-il à sa femme pendant qu'Albin serrait la main de David.

Claudine le fusilla du regard, puis emmena son amant sur la piste. Quelques instants plus tard, Anouck, qui était passée au vestiaire, arrivait à son tour. Wilfried alla au-devant d'elle, l'embrassa sur la bouche, fit les présentations :

— L'épouse d'Albin.

La réaction de Wilfried à l'arrivée d'Albin n'avait pas échappé à David ni à Daphné. Ils comprirent qu'il y avait de l'animosité entre les deux couples. Wilfried, qui n'avait pas envie de faire la conversation, constata

avec soulagement qu'Anouck s'intéressait à David et essayait de l'accaparer. Sombre, prostré, il regardait sa femme dans les bras d'Albin, transfigurée par la présence de son amant. Ils ne percevaient plus rien de ce qui les entourait : seul comptait le désir qu'ils avaient l'un de l'autre. Wilfried en voulait à Albin qui était venu réclamer son droit de propriété sur Claudine, évinçant ainsi David.

A ce moment, Daphné s'approcha de Wilfried, le prit par le bras. D'une voix douce, elle lui demanda ce qui se passait. Haussant les épaules, il désigna du menton les deux amants.

— Il m'a pris ma femme.

David, occupé par Anouck, les écoutait d'une oreille distraite. Pour lui, le libertinage, plaisir raffiné de dilettante, excluait les sentiments, surtout la jalousie ; aussi, il ne pouvait s'empêcher de blâmer la conduite de ses amis. Wilfried voulut s'excuser auprès de Daphné :

— Je ne suis pas de bonne compagnie, ce soir. Tu devrais aller t'amuser avec les autres.

— Non, je reste avec toi. Pour te remonter le moral.

Ils se retrouvèrent bientôt isolés parmi des inconnus : les autres avaient gagné les alcôves. C'était la première fois qu'elle laissait son mari aller seul avec une autre femme. Wilfried le savait et lui savait gré de la gentillesse qu'elle lui témoignait. Daphné avait un côté maternel qui le touchait.

Sur le chemin du retour, Claudine s'en prit violemment à son mari, lui reprochant son attitude, son étroitesse d'esprit. A cause de lui, elle avait eu droit à des remarques désagréables de la part de David.

De son côté, Wilfried, fatigué de toutes ces histoires, affirma qu'Albin était venu spécialement dans

le but de leur gâcher la soirée. Claudine rétorqua qu'elle avait passé la soirée avec son amant, et que c'était tout ce qui lui importait.

— Il m'a fait jouir, tu entends, avec sa grosse queue. « Elle est à toi ! » me criait-il.

Elle jubilait. Wilfried se taisait, écoeuré. Claudine était arrivée à ses fins.

CHAPITRE XVII

Perrine

Au fil des semaines, les tensions entre Claudine et son mari augmentaient ou s'apaisaient, selon les chatts, les réflexions qu'elle faisait à propos d'Albin, ou selon l'humeur du moment. Wilfried se retrouvait souvent seul en début de soirée depuis qu'Anouck ne souhaitait plus dialoguer régulièrement. Las d'attendre que sa femme veuille bien lui laisser l'ordinateur après avoir parlé avec son amant, il rapporta l'ordinateur du bureau, se réfugia dans le travail.

Un soir, il reçut un appel de Perrine, une collègue de travail de son épouse. Ce fut pour lui une réelle surprise. Il l'avait connue à l'époque où il travaillait avec son père alors qu'elle assurait des remplacements pendant les vacances. Wilfried était alors jeune marié, et Perrine, une gamine de seize ou dix-sept ans. Il avait toujours eu un petit faible pour elle.

Sa curiosité était éveillée, il décida de dialoguer.

— Salut Perrine. Voilà un bout de temps qu'on ne s'est vus !

— Dis-moi, Wilfried, je peux te poser une question ? Tu peux me dire pourquoi Claudine a changé à

ce point ? Sa façon de s'habiller, de se comporter. Elle est métamorphosée !

Wilfried ne souhaitait pas dire la vérité à propos de leur couple. Changeant de sujet, Perrine lui fit part de ses difficultés de couple. Wilfried était déjà au courant par sa femme. Dialoguer lui faisait du bien ; il se sentait moins seul. Bientôt, ils correspondirent ainsi chaque jour. Claudine, qui s'était inquiétée de savoir avec qui son mari chattait, appréciait peu qu'il l'abandonne et préfère poursuivre sa discussion avec Perrine. Elle constata que Wilfried se remettait à sourire, qu'il était plus détendu.

Un soir, Wilfried vit par la webcam que Perrine semblait gênée. Il décida de la brusquer.

— Dis-moi Perrine, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Ce n'est pourtant pas ton genre de tourner autour du pot.

— Claudine ne met-elle pas des photos sur Miss-Sexy ?

Wilfried resta un instant sans voix. Depuis le temps que sa femme et lui diffusaient des photos sur le net, ils s'étaient attendus à être un jour reconnus, mais là, sur le chatt, par une collègue de sa femme, cela le désorientait.

— Comment le sais-tu ? dit-il enfin.

— Je me suis baladée sur le net. Alors, c'est bien elle que j'ai vue, n'est-ce pas ?

— Oui. Claudine aime s'exhiber et moi, j'aime l'exhiber. On lit ensuite les messages des hommes ou des couples, et ça nous excite. C'est tout.

— C'est tout ? Pourtant, sur une photo, elle n'est pas seule.

— Non, c'est vrai. Elle est avec un ami.

— Mais ils baisent ! Ça ne te dérange pas ?

— Non, parce que nous sommes libertins.

Le mot était lâché. Perrine réfléchissait, sous le coup de ce qu'elle venait de découvrir. Puis un sourire éclaira son visage ; la conversation reprit.

— Depuis longtemps ? s'enquit-elle.

— Ça va faire deux ans. Tu comprends maintenant pourquoi Claudine a tellement changé et pourquoi je ne pouvais pas te le dire. Ce sont des choses qu'on ne diffuse pas facilement.

— Je comprends. Est-ce qu'elle baise aussi avec des femmes ?

— Au début, non, mais elle a appris, et elle est devenue complètement bi. Pourquoi, ça t'intéresse ?

— J'aimerais essayer. Je ne te cacherai pas que Claudine me plaît. Tu crois qu'elle accepterait ?

— Tu n'as qu'à lui demander. En tout cas, toi, tu me plais.

— Pardon ? fit Perrine, confuse.

— Oui, tu as bien entendu. Je peux te dire que tu m'as toujours plu.

— C'est vrai, tu me regardais de façon bizarre la dernière fois qu'on s'est vus.

— C'est que j'avais envie de toi !

— Pourtant je suis moche par rapport à ta femme, je n'ai pas son élégance, je suis grosse...

— Faux, interrompit Wilfried. Tu as des formes et... de beaux yeux.

— Arrête. Je préfère couper.

Ce qu'elle fit, sans même dire au revoir à Wilfried. Au même instant, Claudine arrivait dans la pièce.

— Je croyais que tu chattais avec Perrine. C'est déjà fini ?

— Oui, elle avait des choses à faire.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Rien.

Le lendemain, Claudine rentra de mauvaise humeur. Elle apostropha son mari dès qu'elle eut franchi le seuil de la maison.

— C'est toi qui as dit à Perrine que j'avais mis des photos en ligne ?

— Pas du tout. Elle m'a dit qu'elle était tombée dessus par hasard.

— Ah, vraiment ! dit Claudine qui ne croyait pas son mari. Tu sais ce qu'elle m'a demandé ? Elle veut que je fasse l'amour avec elle.

— Elle t'a dit ça comme ça ?

— Je l'excite, paraît-il, elle a envie de découvrir l'amour avec une femme.

— Qu'as-tu répondu ?

— Que je ne mélangeais pas le boulot et le plaisir. C'est trop dangereux. Mais je lui ai fait une autre proposition.

— Laquelle ?

— Toi ! J'accepte de te prêter. Elle ne te plaît pas ? ajouta Claudine en voyant son mari changer de visage.

— Ce n'est pas elle qui ne me plaît pas. C'est le procédé. On dirait que je ne suis qu'un jouet pour toi. C'est pour que je ne te reproche plus tes frasques avec Albin que tu m'accordes une maîtresse ? lança Wilfried en colère.

Il avait été manipulé. Mais s'il en voulait à sa femme, il était attiré par Perrine.

Après cette conversation, il eut avec Perrine, via l'ordinateur, un échange tumultueux. Il ne se priva pas de lui dire qu'il appréciait peu la façon dont les deux femmes se conduisaient envers lui. Au fil des soirées,

cependant, les contacts entre Perrine et lui devenaient chauds. Elle n'hésitait pas à s'exhiber pour accroître l'excitation de son partenaire.

Du fait qu'elle était mariée, ils ne purent se rencontrer que furtivement, sur des parkings. Ils s'embrassaient dans la voiture, il passait la main sous l'empêtement de sa culotte pour la branler ; elle mouillait beaucoup. Elle lui sortait ensuite le sexe, lui rendait ses caresses.

Elle s'allongea un jour sur la banquette ; il lui présenta sa queue raide. Elle la prit avidement dans sa bouche. Elle faisait ça très bien ; ce fut pour lui une vraie fête. Elle aimait sucer. Même si c'était à la sauvette, ils recommencèrent souvent leurs jeux érotiques.

Ce fut bénéfique pour les relations du couple : choyé par une autre femme, Wilfried avait l'impression de revivre, ce qui le rendait beaucoup plus compréhensif envers son épouse. Un nouvel équilibre s'instaurait entre eux, Claudine était plus tendre avec lui ; il ne se sentait plus délaissé comme avant. La paix – même si elle était fragile – était revenue dans le foyer.

Un après-midi, Perrine appela Wilfried sur sa ligne personnelle, au bureau : elle serait libre au cours de la semaine à venir : son mari devait se rendre à Paris pour un séminaire. Elle l'invitait à passer une soirée avec elle. Wilfried accepta sans hésiter. Il ne lui restait plus qu'à l'annoncer à sa femme, en rentrant.

— Eh bien, vas-y, dit Claudine. Tu me diras la date que vous avez retenue.

Elle s'apprêtait à chatter avec Albin. Les paroles de son mari lui firent l'impression d'un coup de poing à l'estomac. Il avait dit cela d'un ton neutre, mais il s'était mordu la lèvre ; ses yeux brillants montraient à quel point il se réjouissait. Elle se sentait trahie par

celui qui, si souvent, lui faisait grief de son infidélité ; des larmes perlèrent entre ses cils. Albin s'en aperçut, la questionna. Claudine le mit au courant ; elle clamait que son mari était un salaud, qu'il profitait de la situation. Albin abonda dans le sens de sa maîtresse, qui se sentit rassurée. Elle l'en aima davantage, alors que son animosité envers son mari ne fit que croître jusqu'au mercredi, jour qui avait été fixé pour la soirée de Wilfried et Perrine.

Toutefois, le jour venu, la gorge serrée, Claudine permit à son mari de l'embrasser sur le front avant de partir, lui dissimula ce qu'elle ressentait.

Wilfried fut sur des charbons ardents toute la journée. Il quitta le bureau plus tôt que d'habitude, ce qui étonna son entourage professionnel.

CHAPITRE XVIII

Wilfried trompe enfin sa femme

Perrine attendait Wilfried à une cinquantaine de mètres de chez elle. Afin de ne pas attirer l'attention des voisins, elle le fit se garer dans une petite rue proche. Le cœur de Wilfried battait à grands coups dans sa poitrine pendant qu'elle l'emmenait là où elle demeurait. Il avait tant attendu ce moment !

Dès qu'ils furent à l'abri des regards indiscrets, la porte d'entrée refermée, Wilfried la prit dans ses bras. Sous son pull-over rouge, elle n'avait pas mis de soutien-gorge. Il s'empara de ses seins fermes comme des petits melons, frotta les tétons de la paume. Ils étaient redevenus deux collégiens qui se découvraient.

— Oh, Wil, je ne me rappelle pas avoir été caressée comme ça. Je suis bien avec toi.

Elle se dégagea.

— Viens, on ne va pas rester dans l'entrée ! Tu vas nous servir l'apéritif.

Il la suivit à la cuisine. Il la pelotait pendant qu'elle s'affairait. Elle lui passa un plateau avec les verres et le cassis pour faire un kir, puis elle apporta au salon la bouteille de vin blanc.

Ils levèrent leur verre, y trempèrent les lèvres, puis Wilfried se plaça derrière elle, lui retira son pull, referma ses bras autour de ses épaules. Il pressait son sexe dur entre ses fesses.

Elle se retourna, lui ouvrit la braguette, sortit la bite, la palpa, la caressa, avant de branler. Wilfried retroussa la jupe de sa partenaire, écarta le string trempé, introduisit ses doigts dans l'orifice, d'où s'écoulait une mouille abondante. Les doigts coulissaient facilement ; c'était chaud, c'était bon. Ils se masturbaient mutuellement, au même rythme. Perrine recula jusqu'au divan, s'y laissa tomber, entraînant Wilfried. Celui-ci appuya sa queue dans la fente duvetée pour écarter les petites lèvres. Perrine le guidait ; d'un coup de reins, il fut en elle, eut droit à un petit « oui, oh oui » de contentement.

— Tu préfères que je mette un préservatif ?

— Surtout pas ! Je veux te sentir en moi.

Il allait et venait dans le fourreau ; les muqueuses se serraient sur sa queue. Se soulevant, il s'enfonça davantage dans la chatte. Perrine sentait la pointe du gland heurter sa matrice. Elle serra plus fort les jambes, emprisonnant l'homme qui la pénétrait ; elle ondulait du bassin, faisait bouger la bite en elle. Les doigts crispés sur les épaules de Wilfried, la femme donna un coup de reins ; le membre s'enfonça en elle comme une lame. L'orgasme lui arracha un cri, qui se prolongea par un long râle.

— Viens dans la chambre, on sera mieux, souffla Perrine en posant ses pieds sur le sol.

Ils montèrent à l'étage. En entrant, Perrine retourna le petit cadre posé sur la commode : c'était la photographie de son mariage, puis elle retira son alliance.

Elle mit les mains dans son dos pour ouvrir la fermeture Eclair. Wilfried, fiévreusement, fit glisser sa

jupe le long de ses cuisses. Il la débarrassa du string, et elle, levant les pieds l'un après l'autre, ôta ses souliers, les lança à l'autre bout du tapis.

Wilfried se dévêtit à son tour. Ils s'allongèrent sur le lit, prirent tout leur temps pour se caresser, sentir l'odeur de leur peau, se lécher, s'embrasser partout. Le membre se dressait d'impatience. Elle le prit, et de l'autre main, tâta les couilles, les pétrit avec douceur. Elle l'attira pour aspirer le membre. Sa bouche gourmande allait et venait, avalant le sexe mâle, puis se retirant. Sa langue entra dans le jeu. Perrine suçait bien ; c'était une experte attentive aux réactions de l'homme. Wilfried se retenait afin de savourer le plus longtemps possible le moment qui précède l'explosion de la jouissance.

Sentant qu'il ne pouvait plus résister, Perrine interrompit la fellation, se coucha sur le ventre. Il s'étendit sur elle, susurrant à son oreille. Elle effleura le sexe, puis le guida en elle. Wilfried était surpris de la sentir toujours aussi étroite. Elle s'agitait sur le membre, ondulait de haut en bas, d'avant en arrière. Wilfried la laissait diriger leurs ébats. Comme elle commençait à le connaître, elle ralentissait ses mouvements, ou même s'arrêtait quelques minutes pour retarder l'éjaculation, puis elle recommençait à jouer.

Wilfried eut un brusque sursaut. Toujours fiché en elle, il reprit l'initiative, souleva le bassin, s'agita dans le ventre de la femme. Ses mouvements, d'abord amples, profonds, se firent plus rapides. Perrine geignait ; sa poitrine se soulevait.

— Oh, disait-elle, tu me prends comme un lapin... Continue comme ça... J'aime !

Une onde la traversa ; elle tressaillit, fut secouée d'un orgasme. Wilfried s'activa encore un moment, puis retourna sa partenaire sur le dos. Il lui fit passer

les jambes au-dessus des épaules, et dans cette position, continua à la besogner. La chatte s'ouvrait, coulait comme un fruit juteux. Wilfried avait la sensation de s'enfoncer dans un puits brûlant. A chaque coup de reins qu'il donnait, son gland heurtait la matrice. Perrine ressentait la décharge, poussait un cri de plaisir.

Epuisé, Wilfried se dégagea, s'écroula sur le côté.

— Eh bien, tu abandonnes ? dit Perrine.

— J'en peux plus !

— J'en peux plus, moi non plus. Tu m'as crevée !

On va descendre manger un morceau pour reprendre des forces.

Elle enfila un peignoir, en prit un propre pour lui, dans l'armoire. Wilfried se dit qu'il devait appartenir à son mari.

— Tu sais, dit-elle en mettant la table, il y a longtemps qu'on ne m'avait pas baisée comme ça. J'avais oublié combien c'est bon !

— C'est pour ça, dit-il en lui caressant les cheveux, que tu m'as raccroché au nez, quand je t'ai dit que j'avais envie de toi ?

— J'avais peur, et surtout, je n'avais pas confiance en moi.

Wilfried la serra dans ses bras.

— J'ai l'impression, ajouta-t-elle que c'est la première fois que je te vois heureux...

— C'est vrai. J'avais oublié comme c'est agréable de sentir qu'une femme vous aime.

Ils dînèrent tranquillement. Perrine avait préparé des escalopes à la crème, avec des champignons, du riz brun. Wilfried déboucha la bouteille de pinot noir d'Alsace qu'il avait mise au frais. Ils étaient pressés de regagner la chambre pour de nouveaux ébats, aussi ils ne s'attardèrent pas à table.

Ils étaient nus sous la couette, serrés l'un contre l'autre. Rien ne pouvait leur arriver ; ils se sentaient à l'abri de tout danger. La lampe de chevet diffusait une lumière douce sur les corps quand ils émergeaient, en sueur. Wilfried aimait la pénétrer, fouiller son sexe, et elle, de son côté, aimait sentir sa queue la remplir, bouger au fond de sa chatte. Ils s'endormirent, à bout de souffle, la tête de Wilfried reposant sur la poitrine de Perrine.

Son téléphone mobile sonna. Wilfried, vaseux, ouvrit un œil.

— Oui ! répondit-il, en se frottant les yeux.

La voix de Claudine ! Du coup, il se réveilla complètement.

— Tu sais l'heure qu'il est ?

— Trois heures, dit-il après avoir regardé les aiguilles fluorescentes du réveil.

— Tu ne comptes pas rentrer ?

— Non. J'irai directement au travail.

— Alors, il faudra que je m'arrange avec les enfants, lança Claudine, amère.

Elle coupa la communication.

— C'est ça, maugréa Wilfried. On dirait que ça ne lui est jamais arrivé de s'endormir avec son amour !

— C'était ta femme ? demanda Perrine, réveillée elle aussi.

Ils s'enlacèrent. Leurs caresses, tendres d'abord, se firent pressantes. Ils recommencèrent à faire l'amour.

— Tu es insatiable, commenta Perrine.

— C'est toi qui m'excites !

— J'espère, ajouta-t-elle plus bas, que mon mari repartira bientôt en stage.

EPILOGUE

Claudine était déjà rentrée à la maison quand Wilfried revint du travail. Il vit aussitôt que quelque chose n'allait pas. Il comprit que sa femme n'avait toujours pas digéré son escapade de la veille.

— Je te remercie pour ce matin avec les enfants... J'ai dû inventer. J'ai dit qu'il y avait eu un problème sur un chantier, que tu étais parti très tôt. Tu aurais pu me prévenir que tu avais l'intention de passer la nuit avec elle.

— Ce n'était pas prévu, je t'assure. On a fait l'amour, et on s'est endormis. C'est aussi simple que ça. Ça t'est bien arrivé, à toi.

— Mais chaque fois que j'ai passé la nuit avec Albin, c'était prévu et tu étais là. Sa femme aussi.

— Il t'est bien arrivé d'aller le voir seule parfois.

— Oui, mais je t'en avais parlé, et tu m'avais donné ton accord.

— Si j'avais refusé, tu aurais piqué une colère et tu y serais allée quand même.

— En tout cas, Perrine m'a raconté pour hier. Ton endurance l'a impressionnée. Je lui ai dit que ça n'avait rien d'exceptionnel, que tu pouvais faire l'amour longtemps.

— Merci, dit Wilfried, flatté.

— Elle était contente, finalement, que je t'appelle en pleine nuit. Cela vous a permis de « remettre le couvert ».

Le ton de Claudine était redevenu agressif ; le sourire de son mari disparut. Elle cachait sa jalousie.

Chaque jour, Wilfried retrouvait Perrine sur un parking ; ils baisaient dans la voiture. Claudine, ensuite, la questionnait en bonne copine, lui « tirait les vers du nez ». Jeune, inconséquente, Perrine se vantait auprès d'elle de ses rencontres avec Wilfried, lui donnait même à lire des messages enflammés. Claudine avait tout fait pour gagner la confiance de sa collègue et obtenir les confidences les plus intimes. « Quand je pense, songeait-elle, que mon mari, toujours si réservé, se conduit comme ça et va baiser avec cette pute sur les parkings ! »

Ce changement de caractère l'irritait et l'inquiétait. Elle se mit à surveiller leurs chats.

Si, au début, elle avait poussé son mari dans les bras de Perrine, c'était pour avoir un ballon d'oxygène. Maintenant, elle s'en rendait compte, ils étaient devenus amants. Wilfried, au point où en étaient les choses, était capable de la délaissier pour cette fille.

Perrine avait avoué à Claudine qu'elle n'aimait pas les week-ends : son mari était là, toujours sérieux, passant son temps à bricoler, allant, le dimanche, jouer aux boules avec des copains. Elle ne s'entendait pas avec lui, ils se disputaient souvent, ou bien elle s'ennuyait, enviait Wilfried et sa femme qui, eux, sortaient au club, s'adonnaient au libertinage.

— Je la trouve changée, Perrine, depuis que vous vous fréquentez, dit un jour Claudine à son mari.

— Nous aussi, nous avons changé depuis que nous sommes libertins, tu ne trouves pas ?

Claudine voulait reprendre son mari sous sa coupe, pour le faire souffrir. Pour y parvenir, elle avait son idée : Wilfried était persuadé que Perrine était sincère quand elle lui avait affirmé que, mis à part son mari, il était le seul homme dans sa vie, et qu'elle n'aurait pas d'autre amant.

Le mois suivant, le mari de Perrine partit pour un nouveau stage. Wilfried, avant de se rendre chez sa maîtresse, prit soin, cette fois, de prévenir Claudine qu'il y passerait la nuit. Elle ne put rien trouver à redire ; en effet, elle tenait à se comporter en libertine, mais elle chatta longuement avec son amant.

*
* *

Wilfried regardait sa femme aller et venir dans la maison, ranger des papiers qui traînaient sur le buffet de la salle à manger. Il savait que lorsqu'elle devenait « abeille laborieuse », c'est que quelque chose l'exaspérait. Il était inutile de lui demander ce qui n'allait pas, il aurait obtenu comme réponse une fin de non-recevoir. Il prépara l'apéritif sur la table basse du salon, attendit que sa femme vienne s'asseoir près de lui sur le canapé.

— Tu connais Paolo, le cuisinier de l'entreprise ?

— Pas personnellement, mais tu m'as déjà parlé de lui.

— Il a su par Perrine que nous étions libertins.

— Aïe !

— Ça en fait trois qui sont au courant, au boulot. Ce sera bientôt un secret de polichinelle. Et il m'a proposé de descendre à la cuisine pour le sucer.

— Tu l'as fait ?

— Mais non, pas au boulot ! Et puis ce n'est pas mon type, il a une tête de fouine. A mon avis, il en avait assez de baiser avec Perrine.

— Comment ça ?

Elle vit Wilfried changer de couleur.

— Elle est imprudente, Perrine, poursuivit-elle, elle va finir par se faire prendre, et d'une manière ou d'une autre, son mari l'apprendra.

Une explication orageuse eut lieu le soir même, par l'intermédiaire de l'ordinateur. Perrine dut s'expliquer. Elle se plaignit, le lendemain, auprès de Claudine des termes violents par lesquels Wilfried l'avait insultée. L'épouse de Wilfried triomphait, elle avait marqué un point. La relation entre Perrine et son mari s'effritait ; c'était bon pour elle, cela la rassurait ; elle craignait que Wilfried la quitte.

D'un autre côté, la victoire qu'elle venait d'obtenir avait une contrepartie : Wilfried redevenait plus que jamais susceptible à propos d'Albin ; dès que sa femme prononçait ce nom, il se mettait sur la défensive, tenait des propos agressifs.

Un repas entre les filles de la comptabilité fut organisé. Claudine saisit l'occasion pour donner le coup de grâce à son mari.

— Tu t'es habillée singulièrement sexy pour cette soirée, remarqua Wilfried en voyant sortir sa femme de la salle de bains.

Cette fois, ce n'était pas pour son amant qu'elle avait fait des frais de toilette. Il pouvait se sentir fier d'avoir une femme aussi séduisante.

— Il paraît que le restaurateur est super-mignon, dit-elle, coquine.

— Tu veux l'aguicher ou te le faire ?

— Seulement l'aguicher et l'exciter. Mais pas pour moi.

— Que veux-tu dire ?

— Le propriétaire du restau est le nouvel amant de Perrine. Elle y va seule en voiture, elle veut rester après la fermeture. Mina viendra ici pour que je la conduise.

— Je vois, dit Wilfried d'un ton sec.

— Mina lui a dit de faire attention parce qu'il veut la baiser sans préservatif.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ? demanda-t-il avec humeur. Je n'en ai rien à faire.

*

* *

Comme Claudine, Perrine y était allée sans culotte. Les deux femmes, à la surprise de Mina, s'étaient caressées sous la table pendant tout le repas, s'interrompant pour se lécher les doigts. Elles virent que le patron les fixait en devinant leurs manœuvres. A un moment, il mit, lui aussi, sa main sous la nappe en papier. Lorsqu'il se retrouva seul avec Perrine, une fois tout le monde parti, il lui dit qu'elles étaient deux belles salopes, que Claudine l'excitait et qu'il aurait bien mis sa queue entre les fesses.

— Toi, ajouta-t-il, j'ai envie de te prendre par ton gros cul.

Perrine refusait d'être sodomisée ou prise en levrette, justement parce qu'elle avait un gros cul et que ça lui donnait un complexe. Elle enviait les femmes au corps de sirène, comme Claudine.

Excitée par le décor arabisant du restaurant et par la musique, elle fit un strip-tease dans les règles de l'art et entreprit une danse du ventre lascive. L'homme avait les yeux hors des orbites tant il était excité. Elle le frôlait de la pointe de ses seins, l'effleurait au niveau de la

braguette, appuyait son doigt sur la bosse dure que formait à cet endroit le tissu du pantalon. Elle fit glisser la fermeture Eclair, sortit le membre, s'agenouilla pour le sucer. Elle le faisait avec application et gourmandise. La queue frémissait dans sa bouche, prête à éjaculer. Perrine relâcha alors la pression et caressa les couilles duveteuses. Elle attendit que l'homme se détende, puis recommença à le lécher, donnant des petits coups de langue dure sur le gland. L'homme gémissait, se tremoussait. Il maintenait la tête de sa maîtresse dans l'espoir de lui envoyer son sperme dans la bouche. Mais Perrine n'était pas pressée de conclure, elle préférait jouer à le rendre fou d'elle.

— C'est le moment, dit-elle. Tu vas me prendre sur une table. Me baiser comme si tu voulais tirer un coup à la sauvette avec une serveuse. Je veux que tu sois expéditif, violent !

Elle s'étendit sur l'une des tables du restau, retroussa sa jupe. L'homme se coucha sur elle, pointa son gland contre l'orifice, et d'une poussée, s'enfonça dans le vagin ouvert, trempé comme un marécage. Perrine criait de plaisir en sentant les couilles velues s'écraser contre ses fesses. Le membre, enfilé bien au fond, la remplissait, heurtait la matrice. L'homme s'agitait en elle avec fureur.

— C'est ça, criait-elle, viole-moi, transperce-moi !

Il s'acharnait, haletait. Puis il poussa un rugissement ; son sperme gicla, inondant le vagin qui se resserra sur la queue.

— Va-t'en maintenant ! cria-t-elle.

*
* *

Perrine avait tout raconté à Claudine, qui se fit un malin plaisir de relater à son mari l'orgie de la soirée, surtout les détails les plus scabreux, propres à lui faire mal. Elle sut, le voyant changer de visage, qu'elle avait touché juste.

Elle s'efforçait de demeurer impassible, mais avait du mal à cacher la joie mauvaise qu'elle ressentait. Elle était sûre, à présent, que Wilfried allait rompre avec « la » Perrine. Il était malheureux, il aimait cette fille à la folie, mais c'est Perrine elle-même qui avait détruit l'image qu'il se faisait d'elle. Claudine comptait le reprendre dans ses filets. Ah, il avait tenté de se libérer d'elle ! Cela avait tourné en fiasco. Maintenant il ne restait plus qu'elle, rien qu'elle ! Elle userait de ce privilège, faisant ce qu'il lui plairait avec Albin, utilisant son mari comme jouet. Elle avait entre les mains une marionnette dont elle tirerait les fils. C'est elle qui fixerait les règles, les modifierait à sa guise, les imposerait.

Claudine envoya un message à son amant pour l'enjoindre de se mettre devant le PC et de brancher sa webcam. Albin la découvrit en train de jouir, les jambes écartées sur le bureau, un vibro fiché en elle. Dans son imagination, elle était sodomisée par Albin, et son mari la regardait.

Son nouveau jouet allait lui procurer des nuits, des semaines de bonheur avec son amant. Elle les utiliserait l'un et l'autre jusqu'au bout de son plaisir.

Elle ferma l'ordinateur, songea au moyen de convaincre son mari de la laisser rencontrer Albin seul...